

La nouvelle du mois

Atelier d'écriture de nouvelles



Janvier 2009

L'aimant littéraire

<http://www.cours-ecriture.org>

Contact

L'esprit livre, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



La nouvelle du mois

Avertissement

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de L'aimant littéraire et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

Sommaire

Atelier d'initiation

Autobiographie

- *Ma nuit au gabion* – Vincent Dieppedalle – Treffragat - Bretagne
- *Un espoir naissant* – Sonia Salhis – Marseille - Provence-Alpes-Côte D'azur

Sentimental

- *Les hommes d'Amélie* – Maryse Bouzet – Mortroux – Creuse - Limousin

Fantastique

- *Porte cosmique* – Mathieu Durand – Poisy- Haute-Savoie

Autre

- *Le biniou cause* – Gaël Montade – Rennes – Bretagne
- *Sur le chemin* - Sonia Salhis – Marseille - Provence-Alpes-Côte D'azur

Atelier de formation

Autobiographie

- *Résurgences* – Carine Ballet – Journans – Rhône-Alpes

Polar

- *Retiens-moi* – Jocelyne Dupont – Lachine– Québec - Canada

Science-fiction

- *L'ordre des choses* – Dominique Beck- Saint Pardoux Les deux Sèvres, Poitou-Charentes

Autre

- *Brian Barring* – Carine Ballet- Journans – Rhône-Alpes

En savoir plus sur L'aimant littéraire

Ma nuit au gabion

Vincent Dieppedalle

« Alors c'est entendu, demain à seize heures, sur la digue du CROTOY. Il y aura Riton et Guy deux copains. Allez, Parigot, et ne me fait pas faux bon. » et il raccroche.

Mais dans quelle galère je me suis engagé. Cela fait des années que Jacky me tanne avec sa chasse à la hutte, ses canards. Il m'invite régulièrement. Il est gentil, mais ce n'est pas mon truc.

Là j'étais crevé, seul comme jamais, depuis que Virginie m'a quitté. Je n'ai pas eu le courage de lui dire non. Mais pourquoi je laisse les autres décider pour moi?

En roulant sur l'autoroute, les idées noires affluent. Ses deux potes je les vois d'ici. Le genre brute épaisse, voire carrément beauf'. Cela va être joyeux l'ambiance! Et puis cette manie de m'appeler parigot parce que j'ai quitté le pays pour trouver du travail à Paris. Cela m'agace, et en même temps, c'est le seul copain d'enfance qui maintienne le contact avec moi.

Il y a plus de dix ans que je ne suis pas revenu.

Ça y est le péage, puis la D940 pour le CROTOY. Voilà, le parking au bord de la digue. C'est bizarre, je suis passé cent fois devant cet endroit, et je ne m'y suis jamais arrêté.

Jacky est là avec ses potes qui m'attendent.

« Tu es en retard! » les présentations sont rapides et froides. « Le gabion est à vingt minutes de marche. »

Une pluie de neige fondue tombe sur le marais. Le vent du nord balaie une mer de roseaux dans

laquelle nous nous glissons. J'emboîte le pas des gars qui filent sans se retourner. Je manque de trébucher plus d'une fois, dans ce sol détrempé et glissant. Enfin, un plan d'eau apparaît bordé d'un petit tumulus, le gabion.

A peine arrivés, Jacky me lance : « Allez poses ton sac, Riton le rangera. Viens m'aider! »

Jacky me dit:« Prends la court-cri et poses-la devant les guignettes. »

« La quoi ? Où ça ? » lui répondis-je.

« La canne, sur l'eau, en face des ouvertures, si tu veux » repris Jacky.

« Mince, il se débat cet oiseau! » dis-je en tentant de retenir le canard qu'il venait de me passer.

« Pas comme cela! Tiens-la à la base des ailes, ainsi, et le lest dans l'autre main. Elle sera calme et tu ne lui blesseras pas la patte. » dit il d'une voix calme et douce, accompagnant son geste.

Nous posons les autres canards selon ses instructions, et nous retournons au sec sur le promontoire.

« T'as pas de fusil ?» me lance d'un ton rêche Riton.

« Il ne chasse pas. Fous lui la paix avec ça! Avec cette neige, nous ne verrons rien. La passée est fichue. Autant descendre dans la hutte tout de suite. » répond Jacky.

Nous passons un par un par le trou d'homme. Quelques marches d'échelle, nous mènent à un couloir étroit, encombré d'un bric-à-brac d'outils, de blettes, de bottes. La pièce voisine, ressemble à un carré de navire. Un coin cuisine une table, une banquette, et un petit poêle occupe tout l'espace.

« La chambre est là » précise Jacky fier de son logis. Je découvre un réduit, ouvert sur l'étang, couru par les courants d'air, comprenant deux couchettes sur les cotés, des râteliers pour les fusils. C'est tout. A peine rentré, une odeur prégnante d'humidité et de moisi me monte à la gorge.

C'est donc là, enfouis sous terre, depuis cette cachette invisible de l'étang que nous allons passer

cette nuit. Les guignettes disposées en quinconce, offrent une vue à 180 degrés couvrant toute l'étendue d'eau. D'ici on croirait toucher la court-cri qui nage en rond autour de son attache.

Les fusils sont posés à cheval sur les guignettes, les gueules des canons pointées vers la marre.

Guy prend le premier tour de garde.

Nous retournons dans le carré. Chacun dépose son frichti sur la petite table. Tout en réchauffant le repas, Riton nous sert un apéritif. «Ça nous requinquera» ajoute-t-il.

«Alors comme cela tu es de Paris?» me demande Riton d'un ton sarcastique.

«Mais non, tu le sais bien, il est de chez nous.» lui répond Jacky un peu agacé.

Riton bougon part dans la chambre. Guy nous rejoint.

« Mais qu'est-ce qu'il me veut, Riton » dis-je.

Alors Guy me confie en baisant le ton « N'y fais pas attention. C'est un bon gars mais depuis que sa femme l'a foutu dehors ce n'est plus le même. Et puis, il y a l'alcool.»

Et Jacky de rajouter : « J'ai bien remarqué qu'il rate tout cette saison. Il faut vraiment que cela aille mal dans le ciboulot. »

Le repas est servi, nous nous attablons. L'atmosphère se détend. Guy nous raconte ses histoires de chasse, ses débuts au hutteau, ses courses dans l'immensité de la baie de Somme.

Le repas s'éternise, serrés les uns contre les autres, là autour de la lumière d'une bougie. La flamme vacillante projette des lueurs et des ombres chinoises sur les murs lambrissés.

Je prends mon tour de veille. Riton dormira et je le réveillerai si je vois quelque chose.

La nuit tombe sur le marais et le recouvre de son manteau noir. Après s'être accoutumés, mes yeux repèrent les formes des appelants sur l'eau. Mais leurs contours restent incertains.

Le temps s'écoule lentement, laissant mes sens perdre pied. J'entre en glissant, dans un royaume d'illusion. Ma vision des contrastes s'inverse et ne me laisse percevoir que l'ombre des choses à la place des choses elles-mêmes. Là le vieux saule têtard a disparu. A côté une touffe de carex lointaine tout à l'heure, projette son image imposante et si proche de moi.

J'assiste en figurant à cette mise en scène, où d'étranges personnages s'invitent, sans y être conviés, sortant de l'obscurité pour apparaître là, à l'instant invisibles, l'instant suivant omniprésents.

Ce ballet imprévisible contient quelque chose d'irréel et d'angoissant. Je me sens seul, en immersion dans ce cloaque d'eau, de vase et de végétation en décomposition. J'appartiens maintenant à un monde qui vit sans moi, et m'ignore pour le moment.

Assis sur ma chaise, je guette, luttant pour ne pas perdre de vue les ombres dans la nuit. Je lutte puis je cède à la fatigue, plusieurs fois.

Je me réveille en sursaut. J'ai dû m'endormir la tête posée sur les bras appuyés, les coudes calés sur le rebord de la guignette. Je ne sais pas combien de temps. Une minute, une heure? Un quartier de lune brille dans un ciel étincelant. L'eau scintille. Je ne reconnais plus l'étang. Riton dort. Aucun bruit dans le carré, ils ont dû s'endormir sur les banquettes. Dans le silence de la nuit, le clapotis de l'eau agitée par le vent du nord, résonne à mes tympans.

Dehors, sous mon nez, à un mètre de moi, un rat passe, trotinant sur la terre d'une allure tranquille. Le corps pétrifié, je le laisse aller, impassible. Seuls mes yeux bougent pour le suivre. Est-ce pour ne pas rompre le fil de cet instant insolite, ou par peur de sa réaction à ma vue? Je n'aurai pas le temps de le savoir.

Un temps, les malards babillent des roucouades qui me caressent l'oreille. Une ombre grandit sur l'étang. C'est un nuage qui passe devant la lune, et tout disparaît dans un halo obscur. Sonnant l'alerte, les malards gueulent à tout va. Une fois, deux fois, claironnent en fanfare et se taisent. La court-cri reprend en sourdine, marmonnant un chant à peine perceptible.

« Il y a eu une pose » chuchote Riton qui s'est levé.

« Regarde murmure-t-il au milieu des malards, le plus gros, c'est une oie! ». Riton s'installe devant son fusil. Il aligne la cible avec la mire. Des secondes s'écoulent, interminables. J'aperçois désormais cette vie qui glisse doucement sur l'eau, sans un bruit, et se rapproche des canons, ignorante du drame qui se joue.

Le temps s'étire et j'attends avec inquiétude le bruit de la déflagration. Pourtant, rien ne vient.

Riton est près de moi, et je lui glisse à l'oreille « Que se passe t-il? »

«Je ne peux pas. Je ne peux plus tirer. » me répond-il. Et il repose son arme qui heurte son support de bois. Un bruit sourd, mais assez fort pour alerter le plan d'eau. C'est un fracas d'ailes et d'eau, puis rien. L'oie rieuse est partie, ailleurs.

Un silence tombe. J'attends qu'il parle, craignant sa colère.

Rompant ce silence que je n'ose enfreindre, il rajoute : « Tuer n'a plus de sens pour moi, ma vie non plus. Je viens pour les copains, pour Jacky qui m'a toujours soutenu. Sans lui, j'aurai fini dans le caniveau, ou bien je me serai flingué. »

« Je comprends » dis-je, hésitant « tu sais, moi aussi... ».

« Oui, Jacky m'a dit pour ta séparation. C'est dur parfois. Quand je suis seul ici, je crie comme une bête. La douleur s'en va sur le moment, puis elle revient. C'est un poison qui coule en moi. »

Le silence s'installe à nouveau, tacitement, laissant place à cette souffrance commune qui crie au plus profond du corps sans franchir la barrière de la gorge.

«Je préfère que tu ne parles pas de l'oie aux autres.» reprend Riton.

« Non, bien sûr. »

Nous restons muets, là, tous les deux, face au spectacle du reflet de la lune sur ce miroir d'eau.

« Tu sens le vent du nord qui se lève. Il va y avoir une grosse arrivée de migrateurs tout à l'heure. Tu sais, tu peux dormir » me dit-il d'une voix apaisée.

J'accepte et je me couche sur un lit, recroquevillé dans mon duvet.

Jacky me réveille et me propose un café. « Le jour se lève. Nous allons sortir faire la passée du matin. Restes ici si tu veux. »

« Je préfère venir avec vous » et je le suis. Dehors le froid me pique la peau du visage et des mains. Cette morsure me fait sentir que je suis bien là, vivant et présent à moi.

Avec les lueurs du jour, entre chien et loup, deux sarcelles balaient le ciel d'un vol fulgurant et acrobatique, jaillissant de nulle part du côté de la mer, pour plonger dans les profondeurs du marais.

Le ciel s'éclaircit, et le ballet des oiseaux commence. Le passage se fait à haute altitude cantonnant les chasseurs, à de simples observateurs, les yeux rivés au ciel.

Ce spectacle féérique de la grande migration me donne la chair de poule, ranimant des sensations viscérales, instinctives, vécues depuis la nuit des temps, devant ce mystère de la vie.

«Alors mon gars, cela prend aux tripes? A chaque fois, cela me fait la même chose. Les années n'y font rien. » dit Jacky d'une voix émue et sincère.

Héritage atavique, fort comme un souvenir d'enfance, je revis avec eux cette émotion, que produit cette baie, où la migration marque les saisons et rythme la vie des hommes.

A midi, l'heure du retour et des adieux a sonné au clocher de Saint-Valery. Je n'aime pas ces moments aussi je ne tarderai pas.

« Quand tu auras le blues à Paris, penses à nous et descend nous voir. Tu sais où on est maintenant. » me lança Jacky appuyé à la portière de ma voiture.

Ces dernières images vécues au marais me reviennent en boucle. Tout ce qui compte est ici rassemblé, la vie si belle, la mort si proche, et le temps qui s'écoule lentement, martelé par une nature puissante et terriblement présente. J'ai retrouvé mes racines, et je prends conscience de la place de cette terre dans ce que je suis : un homme à la croisée des chemins.

Le souffle de la migration respire en moi, et me porte enfin, à prendre en main mon destin.

Un espoir naissant

Sonia Salhis

La solitude est l'opium de l'enfant.

Il est une vérité reconnue que l'enfant plus que l'adulte n'est pas disposé à vivre seul, il n'en a pas les capacités. Et moi plus qu'un autre, je me sentais désespérément seule au sein de ce duo parental qu'étaient mon père et ma mère.

Non pas qu'ils ne se préoccupaient pas de moi ; ils étaient à la fois présent pour moi, savaient me distraire et m'amuser mais savaient aussi me laisser ces moments de solitude dont l'enfant était sensé avoir besoin. Et moi, je haïssais ces moments là, ces moments où, me retrouvant seule, je me retrouvais face à moi-même. Et que pouvais-je bien faire, que pouvais-je bien inventer pour ne pas tomber dans cet extrême ennui, cette oisiveté qui me guettaient dès que mes parents me tournaient le dos ?

Certains diront que l'enfant, ne manquant jamais d'imagination, savait toujours comment passer son temps libre, s'inventant des jeux que lui seul pouvait comprendre et des amis que lui seul pouvait voir et entendre.

Quelle atroce invention que l'ami imaginaire ! J'en eu des tas, un Rodolphe, une Anastasia, et même un César, mais pas un ne sut réellement me satisfaire et me tenir compagnie comme je le désirais ardemment.

Mais un jour, j'eus une idée glorieuse, une idée salvatrice qui pourrait enfin changer le cours de mon existence ; je décidais d'avoir un animal de compagnie, un chien, fidèle et affectueux. Qui mieux qu'un chien pourrait me guérir de cette maladie solitaire ? Il saurait être là, à mes côtés, partager mes moments de joie puérile, de bonheur intense mais aussi, m'accompagner dans cette période où les doutes et les angoisses existentielles me marquaient cruellement.

J'allais donc plaider ma cause auprès de la direction, mes parents ne sauraient être aussi insensibles pour

me refuser cette faveur, moi leur enfant chéri et unique.

C'est avec cette confiance inébranlable qu'un soir, je fis part de ma requête.

Je ne laissais rien au hasard, chambre et devoirs avaient été faits et vérifiés et je pris soin d'adopter sur mon visage un voile grave et tragique, Phèdre elle-même n'aurait pu mieux faire.

J'exposais ainsi mon cas, je m'y étais préparé, je n'oubliais rien, la nécessité essentielle d'avoir un compagnon de jeu, la bonté qu'ils auraient de lui offrir un toit et celle de satisfaire ma demande, je jouais bien sûr de la flatterie, les adultes y sont tant sensibles avais-je appris.

Je me sentais éloquente, tel un ténor du barreau, je voyais ma cause entendue et reçue.

Ainsi, toujours confiante, j'attendais la sentence, le verdict tomber.

Et là, ô désillusion intense, je ne pouvais y croire...la triste réalité m'accablait d'un refus sans nom.

Les arguments ne tardèrent pas à fuser ; qui s'en occuperait, que ferons-nous de lui lors des prochaines vacances ? Comment ne pas penser à maman et à son allergie et enfin, un chien ne saurait être heureux et épanoui dans un appartement.

Mais moi alors, le serais-je jamais, heureuse et épanouie dans cette vie d'enfant incomprise et solitaire ?

Dans un dernier élan de courage, j'osais à peine quémander un animal plus petit, une tortue, un poisson rouge, pensant qu'en diminuant la taille, j'augmenterais peut-être mes chances d'accéder à la prospérité.

En vain.

Alors, les larmes coulant sur mes joues, je me sentis faible et vaincue, pensant désormais aux longues années de solitude qui m'attendaient, faisant de moi un être triste et fade.

Voyant ma détresse, ma mère me prit sur ses genoux, m'essuya mon visage mouillé par la rosée de mon chagrin et me dit dans l'oreille, à l'abri de l'ouïe de mon père :

« Rassures toi mon enfant, bientôt, nous serons quatre ».

Les hommes d'Amélie

Maryse Bouzet

J'étais marié et père de cinq enfants. Nous avions eu deux filles à un an d'intervalle. Bien sûr, j'attendais un fils. J'avais pensé être exaucé lorsque Marie-Louise avait été enceinte pour la troisième fois. A tort. A tort aussi la quatrième et la cinquième fois.

Marie-Louise avait eu tant de problèmes pendant ses deux dernières grossesses que les plus grands médecins nous avaient totalement déconseillé de récidiver. Ça en était donc fini. Je n'aurai pas de fils. Mon unique cousin était évêque. Le nom des Montétholos allait donc mourir avec moi, au grand dam de mon père. Pour ma part, je prétendais que cela m'était indifférent.

Cependant, depuis quelques temps, Marie-Louise semblait m'en vouloir. Nous nous disputions fréquemment. Elle me reprochait d'être le seul responsable du sexe des enfants. Malheureusement la science était de son côté : seul l'homme possède un chromosome XY, la femme possédant un chromosome XX. La mauvaise humeur et les reproches permanents de ma femme m'éloignèrent d'elle.

Mon grand-père m'avait transmis, à l'occasion de mon mariage, une imprimerie et un journal qu'il avait créés dans une petite ville au centre du pays. Il m'avait confié que cette entreprise était un véritable cadeau, qu'elle ne me causerait aucun souci tant que je garderais Amélie Dujardin à sa direction. Amélie était née dans ce village et y avait grandi. Totalement autodidacte, elle était entrée très jeune au journal. Elle avait une audace et un talent insoupçonnables. Elle avait affronté mon grand-père, avait gagné sa confiance, à la sueur de son front et surtout grâce à sa formidable intelligence, à tel point que mon ancêtre avait préféré lui confier les clés de la boutique plutôt qu'à son gendre.

Amélie m'avait surtout surpris par son naturel. Elle ne maquillait ni son visage ni ses raisonnements.

Elle disait ce qu'elle pensait à ses collaborateurs et les dirigeait avec une grande assurance. Elle ne faisait pas plus de cérémonie avec les tiers qu'ils soient nos partenaires, nos fournisseurs ou nos clients. C'était pour cela qu'elle était très appréciée de tous.

Les femmes que je côtoyais d'habitude, quelles que soient leurs conditions rappelaient toujours, d'une manière ou d'une autre, qu'elles étaient des femmes. On ne pouvait pas dire d'Amélie qu'elle était un homme mais rien en elle ne favorisait automatiquement l'idée qu'elle était une femme. Elle était un être humain et imposait naturellement son autorité à tous. Pour elle, il n'y avait que deux catégories d'humain : les incompetents dont elle se débarrassait le plus rapidement possible et les compétents qu'elle savait toujours dénicher.

Elle m'avait tellement été vantée par mon grand-père que j'en avais éprouvé une certaine jalousie. Quand j'ai hérité de l'affaire, j'ai voulu montrer qui en était le patron. J'ai immédiatement pris deux décisions contre l'avis d'Amélie. Exprès. Ça a été deux erreurs.

Suite à la première, Amélie a eu un sourire condescendant et a soupiré qu'il fallait que les enfants fassent leurs expériences eux-mêmes. Après la seconde, elle m'a demandé rendez-vous dans mon bureau.

- « Monsieur Montétholos, m'a-t-elle dit, nul n'ignore ici qui est le patron. Le seul fait d'être le petit-fils du vénéré Jean-Baptiste Despagne vous confère le titre, sans ambiguïté. Personne ne le conteste et personne ne brigue votre place. Nous sommes plus de cent cinquante personnes dans les environs à vivre plus ou moins directement de cette entreprise et à ce titre nous souhaiterions qu'elle continue d'exister.

« Je la fais fonctionner au quotidien et jamais je ne demanderai votre avis pour acheter une ramette de papier. Par contre, toute décision importante sera toujours prise avec votre assentiment. Soyez certain que si je ne suis pas d'accord avec ce que vous proposerez, je vous le dirai. Vous aurez alors le loisir de me convaincre. Je sais changer d'avis quand c'est nécessaire et reconnaître quand j'ai tort.

« Vous êtes le compositeur, je ne suis que le chef d'orchestre. Nous tenons à notre gagne-pain, alors s'il vous plaît laissez-le-nous. Vous êtes incontestablement le patron. Ne vous décrédibilisez pas en essayant de nous en convaincre. »

A partir de ce jour, elle m'a d'autorité tutoyé et nous avons formé un tandem d'exception. J'ai su

plus tard que ma seconde décision aurait pu provoquer des dégâts irrémédiables à la société si Amélie n'était pas intervenue.

J'ai pris l'habitude de me rendre deux jours par quinzaine dans ma petite entreprise pour voir comment les choses se passaient, prendre les grandes décisions sur avis de la directrice et parfois de plusieurs salariés. Bien souvent, je ne faisais qu'avaliser les propositions qui m'étaient faites. Je sentais, néanmoins, du respect dans le regard de tous les salariés. Comme me l'avait dit Amélie, j'étais vraiment le patron...même si je ne connaissais pas un traître mot du vocabulaire du métier. J'étais le petit-fils de Jean-Baptiste Despagne : c'était un curriculum suffisant.

Amélie a tout fait pour m'enseigner les rudiments de la profession. Elle voulait que je sois en mesure de tenir une conversation concernant son poste de travail avec chacun des employés. J'ai très vite compris que cette femme n'aspirait aucunement à prendre ma place. Son unique ambition était de faire fonctionner l'entreprise de son mieux. Et pour cela, elle avait besoin d'un patron. Elle n'était donc pas une rivale pour moi, simplement ma meilleure alliée.

Amélie m'a tellement subjugué par son naturel, elle était tellement différente des femmes que je côtoyais au travail ou dans le privé que j'en suis devenu amoureux. Je l'ai courtisée pendant plusieurs semaines. Elle en était heureuse mais en même temps, il me semble qu'elle en était gênée. Ça la rendait timide. Elle rougissait quand je lui prenais la main et j'ai dû attendre deux mois avant d'échanger notre premier baiser.

Je sentais qu'elle m'aimait autant que je l'aimais et que, comme moi, elle souhaitait que cette relation reste une liaison. Je savais qu'elle ne voulait surtout pas faire sa vie avec moi. Pourtant, quand un soir elle m'a demandé ce que je dirais si elle attendait un enfant de moi je lui ai répondu sèchement qu'il ne saurait en être question et j'ai commencé à prendre mes distances. Nous n'avons plus fait l'amour qu'avec d'importantes précautions.

Quelques temps plus tard, elle m'informait quelles seraient les dates de son congé maternité en précisant qu'elle continuerait de diriger l'entreprise pendant ce temps, elle ne ferait que ralentir son activité et elle me proposait de recruter une stagiaire pour l'aider.

J'en ai été époustoufflé. Quoi ? Elle n'avait été ma maîtresse que pour avoir un enfant et comme j'avais

refusé de lui donner satisfaction, elle s'en était fait faire un par un autre ! Je tombais de haut. Amélie que j'avais placée sur un piédestal me faisait ça, à moi ! Qui pouvait bien être le géniteur de cet enfant ? Un de mes salariés ? Un voisin ? Un type rencontré dans une boîte de nuit ? Qui avait accepté de féconder la femme que j'aimais ? Avec qui m'avait-elle trompé ? Avait-elle réussi à être enceinte avec le premier ou en avait-elle essayé plusieurs avant ? Toutes ces questions tournaient dans ma tête. Je n'avais aucune réponse à y apporter. Pourtant j'avais très mal. Pourrais-je jamais lui pardonner ?

J'ai aussitôt rompu notre liaison.

Je ne pouvais toutefois pas vivre sans elle, sans son sourire, sa bonne humeur, son naturel. Je crois qu'elle ne pouvait pas vivre sans moi, non plus. Nous avons construit une nouvelle relation ensemble, une sorte d'amour platonique. Ça me convenait et elle semblait s'en contenter. Jamais elle ne m'a parlé des inconvénients inhérents à sa grossesse. Elle a travaillé jusqu'au dernier jour.

Les dernières semaines, pour lui faciliter la tâche, je me suis rendu plus souvent dans l'entreprise. J'étais là lorsqu'elle a ressenti les premières douleurs. C'est tout normalement que je l'ai conduite à la maternité. Aussi naturellement, je l'ai aidée à s'installer dans sa chambre et je l'ai accompagnée y compris dans la salle de travail. Je lui ai tenu la main pendant toute la durée de l'accouchement.

Elle a donné naissance à un garçon !

Je n'en revenais pas. Tout souriait à cette fille ! Alors qu'elle avait quitté le lycée très jeune, elle occupait un poste de cadre. Certes, elle s'était formée tout au long de son activité. Certes, elle était très travailleuse, mais tout de même. Elle avait voulu un enfant, elle l'avait eu. Un garçon qui plus est. Elle obtenait tout ce qu'elle voulait. Sans jamais rien demandé à personne.

Quand il a fallu prénommer le poupon, nous avons répondu d'une même voix « Jean-Baptiste ». Elle, en l'honneur de celui qui lui avait tout appris de son métier et avait su reconnaître ses talents et lui faire confiance ; moi, en l'honneur de mon grand-père que j'avais tant aimé et qui me l'avait si bien rendu. Elle ne s'est pas étonnée, d'ailleurs, que je participe à la décision.

Elle s'est elle-même occupé de prévenir sa famille. Elle a changé de sujet quand j'ai parlé du père.

Tout lui souriait... Mais elle faisait un bébé toute seule. Heureusement que j'avais été là sinon c'est en ambulance qu'elle serait arrivée à la maternité. Ça ne la chagrinait pas.

Au moment où j'ai voulu quitter sa chambre, elle m'a pris la main, l'a baisée et dans un sourire d'une tendresse à faire fondre tous les icebergs du monde, elle m'a chaleureusement remercié de l'avoir assistée tout ce temps. Je l'aimais encore tellement. Pour un peu je l'aurais serrée dans mes bras et je lui aurais avoué mon amour.

Quant à son fils, dans le berceau, près d'elle, il était si beau que mes yeux le fixaient constamment.

Quel était son secret pour réussir si bien tout ce qu'elle entreprenait ?

J'ai eu beau me réfréner, je n'ai pas pu m'empêcher de retourner à la maternité dans l'après-midi. Elle terminait de langer Jean-Baptiste. Elle a accepté de me le confier quelques instants. Je sentais que mes bras transféraient beaucoup de tendresse à cet enfant. J'en ressentais une immense émotion.

Bon Dieu ! Qui était le père de cet enfant ?

Savait-il qu'il était né ? Je hasardais la question. Avec toujours le même sourire plein de tendresse, elle m'affirma que le père savait que Jean-Baptiste était né, qu'il en connaissait le poids et la taille ainsi que le périmètre crânien et bien d'autres choses encore. A propos de l'identité, je sus seulement qu'il était « très » marié, et refusait d'assumer officiellement la paternité. Elle tint absolument à m'informer qu'il n'était pas un salaud.

Je n'en étais pas aussi certain : un homme marié qui fait un enfant à sa maîtresse, peut-être même à une aventure, n'est pas, ne peut pas être un homme bien !

J'ai passé du temps à la maternité. J'ai passé du temps chez Amélie. J'ai vu grandir Jean-Baptiste. Ses premières dents, ses maladies infantiles. J'étais présent pour tout. Le plus souvent possible. Je me suis assuré qu'il recevait tous les soins nécessaires. Il en était de la santé et de l'éducation de l'enfant comme de son travail : Amélie faisait le maximum. Je dois reconnaître qu'elle écoutait toujours mes conseils et les suivait souvent. J'avais de l'avance sur elle : j'avais élevé cinq enfants, moi.

Je n'ai jamais vu le père du bébé à son chevet. Amélie m'assurait pourtant qu'il était fréquemment chez eux. Aussi souvent qu'il le pouvait, affirmait-elle. Elle prétendait qu'il assistait l'enfant dans tous

les moments importants de sa vie, y compris à l'arbre de Noël de l'entreprise.

Les arbres de Noël de l'entreprise, c'est moi qui les animais en qualité de président, c'est dire que j'avais assisté à tous. Jamais je n'avais vu un homme s'intéresser plus particulièrement à Jean-Baptiste, que ce soit un salarié ou le conjoint d'une salariée. Jamais. Pourtant j'ouvrais l'œil. Tous, bien sûr, admiraient l'enfant : c'était le fils de la chef. De plus, il était si mignon, si poli, si bien éduqué. Mais aucun n'avait un geste plus tendre que les autres.

Au troisième Noël, j'ai invité Amélie et Jean-Baptiste à dîner au restaurant après la cérémonie. Pendant le repas j'ai à nouveau dirigé la conversation sur l'identité du géniteur. C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas m'empêcher de parler de celui qui me faisait tant souffrir. C'est l'enfant qui m'a répondu, agacé que j'en parle encore. Il a notifié péremptoirement, que son père était un homme bien, qu'il connaîtrait son identité lorsqu'il aurait douze ans.

Elle avait décidé. Toute seule. A douze ans, Jean-Baptiste saurait qui était son père. Pas avant. Moi, non plus. Dans cette attente, elle lui en disait le plus grand bien. Elle le lui faisait apprécier, sans qu'il en connaisse l'identité. Au moins, contrairement à d'autres, elle ne disait aucun mal du père absent.

Elle l'aimait encore !

Elle me l'avoua en effet, elle éprouvait une très grande tendresse pour lui. De l'amour, même. C'est lui qui avait décidé de rompre. Elle serait encore, avec plaisir, sa maîtresse. Elle le disait toujours avec la même douceur.

J'étais furieux. Je l'aimais, moi. D'amour. Elle en aimait un autre. M'aimait-elle encore, moi ? S'il était marié, il ne devait pas avoir beaucoup plus de temps que moi à lui consacrer. Il vivait sur place tandis que moi j'étais à plus de deux cents kilomètres d'elle, c'était là son avantage.

Un matin, en me réveillant, une petite voix m'avait murmuré « Bats-toi ! ». C'est ce que j'allais faire, en effet. J'aimais la mère. J'adorais l'enfant. Avec l'entreprise, mon grand-père m'avait légué une petite maison qui avait besoin d'être restaurée. J'ai décidé d'y consacrer mes fins de semaines. Mes filles étaient grandes, ma femme avait ses occupations. Deux fois par mois, je profitais de mes passages à l'imprimerie et au journal pour travailler dans la maison.

Chaque fois que je lui ai proposé d'emmener Jean-Baptiste avec moi, Amélie a accepté. Tantôt, elle

venait le chercher et nous apportait de quoi goûter ensemble. D'autres soirs, je ramenaient l'enfant plus tard et nous dînions chez elle. J'avais l'impression qu'elle appréciait autant que moi ces moments que nous partagions tous les trois. Si elle ne m'aimait pas d'amour, elle éprouvait une grande tendresse pour moi. Nous échangeions des regards émouvants. Elle me prenait la main presque aussi souvent que je prenais la sienne. Aucun de nous ne parlait d'amour. Pourtant qu'est-ce que j'en avais envie.

C'est bien seulement parce que je refusais d'être l'amant d'une femme qui a plusieurs hommes que je me taisais. De plus, elle cachait bien son jeu. J'avais fait enquêter au sein de l'entreprise : personne ne l'avait jamais vue avec un homme. Tous semblaient savoir pourtant qui était le père du petit et tous semblaient l'estimer. Tous se taisaient pour l'enfant. Tant que la mère ne le lui avait pas dit, par devoir, eux ne le diraient pas. Ils trouvaient tout naturel que Jean-Baptiste connaisse l'identité de son père à douze ans, qui leur paraissait l'âge normal pour une telle communication. Ils assuraient qu'Amélie n'aurait pas pu choisir meilleur père pour son enfant. Il était des meilleures lignées. Ils parlaient de l'ascendance de Jean-Baptiste comme les éleveurs parlent de celles de leurs chevaux sur les champs de course.

Jean-Baptiste travaillait très bien en classe. A six ans, il avait déjà un an d'avance sur ses petits camarades. Sa mère en était très fière. Moi aussi. Il m'aidait dans la restauration de ma vieille maison. Il apprenait très vite là également. Je lui avais offert un petit établi et un ensemble de bricolage pour enfant de son âge. Il les utilisait avec une efficacité rare. Il devait vraiment avoir un bon pedigree. Il est vrai que sa mère possédait d'énormes qualités. Son seul défaut... était de ne pas être fidèle en amour.

Un jour je lui avais reproché de m'avoir trompé. Elle avait souri avec indulgence, comme si elle me pardonnait à moi. Après un temps, elle m'avait rappelé que j'étais marié au moment de notre aventure. Elle disait « aventure » et moi je pensais « liaison ». Elle avait dû lire dans mes pensées car elle avait ajouté :

- « Remarque, j'ai l'impression que nous sommes toujours ensemble. D'ailleurs, je t'aime toujours, tu sais. »

Elle m'avait tellement surpris que je n'avais pas eu la présence d'esprit de lui avouer mes sentiments ou de la prendre dans mes bras. En outre, elle me prouvait, là, qu'elle était vraiment frivole : peu de

mois plus tôt, elle disait aimer encore le père de Jean-Baptiste et ce jour elle m'avouait qu'elle m'aimait. Elle aimait donc au moins deux hommes.

Je ne voulais pas être celui qu'elle aimait aussi, je voulais être le seul qu'elle aimait.

Ce jour là, j'avais enlevé Jean-Baptiste le temps de faire des semis dans le potager de la maison dont je venais d'achever les travaux. Nous avons beaucoup travaillé tout l'après-midi et nous étions fourbus. Jean-Baptiste a proposé de faire le thé. J'ai accepté : il suffisait de faire chauffer l'eau dans la bouilloire électrique. Je me suis assis dans le salon, j'ai étendu les jambes et j'ai respiré très fort. Je me détendais. Un hurlement dans la cuisine. J'ai bondi. Jean-Baptiste s'était renversé une partie de l'eau bouillante sur le torse. Le plan de travail était trop haut pour un enfant de six ans. Je lui ai retiré ses vêtements et je l'ai très rapidement porté dans la douche, sous l'eau froide. La biafine ? Pendant que l'eau coulait sur lui, je trouvai le tube de pommade. J'ai sorti l'enfant de l'eau et j'ai enduit son torse de crème pour adoucir sa douleur. Il n'avait presque pas pleuré et voulu me rassurer : « Ça va mieux ». Il s'est retourné pour prendre son tee-shirt.

Ce fut la surprise ! Le choc !

Il avait sur l'omoplate gauche la petite carte d'Italie que tous les hommes de ma famille possèdent.

Je l'ai serré très fort dans mes bras et je l'ai couvert de baisers et des larmes que je ne pouvais pas retenir. Lui aussi m'embrassait.

Mon fils ! Jean-Baptiste était mon fils ! Quel bonheur !

Porte cosmique

Mathieu Durand

Trois silhouettes assises en tailleur sous les étoiles. La lune n'en est qu'au petit déjeuner – croissant - et ne laisse rien dévoiler de leurs identités. Les ombres s'animent, gesticulent, la discussion s'échauffe. Deux d'entre elles se lèvent, font quelques pas et s'approchent d'une bulle de lumière rose. Elles y plongent en douceur, s'y baignent quelques minutes avant de s'effondrer subitement sur le sol froid. La troisième ombre se lève d'un bond, se précipite sur les corps inanimés, puis recule vivement, observe ses mains avec stupeur et se met à courir...

XXXXXX

Didier avait discrètement mis au courant Jean-Marc au comptoir des « quatre as ». Ce dernier avait marqué un temps d'arrêt, reposé son verre un peu plus rapidement qu'il ne l'aurait souhaité. Il en avait d'ailleurs légèrement ébréché le pied sur le comptoir. Le deuxième épisode serait donc pour ce soir. Il était alors sorti sur le trottoir, s'était éloigné des fumeurs tristes et silencieux. Là, il avait téléphoné à Philippe. Quelques mots avaient suffi. Jean-Marc avait essayé de prendre un ton détaché, sans succès. Cependant, la voix légèrement étranglée de son ami l'avait curieusement réconforté. Ainsi, il n'était pas le seul à avoir peur.

- 21h30 au vieux moulin ?
- Oui, à cette heure là, on est sûr qu'il fera bien nuit.
- Bon. A ce soir, alors.
- C'est ça, à toute à l'heure Philippe.

Il ne restait plus qu'à attendre. L'horloge de l'église indiquait 18h10. « Plus de trois heures à patienter... Manger quelque chose, dormir si je peux... »

Jean-Marc se mit en marche d'un pas lent en direction de chez lui. Il allait tenter de tuer le temps le plus calmement possible.

Didier, lui, resta au bar. Il s'y sentait simplement bien, en tout cas mieux que dans sa villa immense qu'il partageait désormais avec personne et dont le silence avait tendance à l'oppresser. Jocelyne l'avait quitté il y a six mois déjà. Même si il ne l'avait pas vu venir, cette séparation lui était finalement apparue comme une évidence : Cette histoire lui mangeait tout son temps, il avait complètement délaissée son épouse...

Il commanda un autre café, en but une gorgée et plongea une nouvelle fois dans ses souvenirs. Il se revit, près de deux ans auparavant, prendre le chemin du vieux moulin pour sa promenade hebdomadaire. A l'extérieur du premier lacet, une vague lueur mauve accroche son regard. Rien de bien précis cependant, une pâle lumière filtre à travers les buissons. Il écarte un peu les branches, avance d'un pas. Il est au cœur de la lumière mais la source reste invisible. Il la traverse, se retourne, la contourne, la retraverse, tente de comprendre. Une illusion d'optique ? C'est le milieu de l'après midi, le soleil commence à décliner lentement derrière la colline mais ses rayons n'ont pas encore pris la teinte du couchant. Autour de lui, des arbres, quelques feuilles mortes, le chemin de terre. Vert, jaune, brun. Pas de mauve. Didier jette un œil sur ses fringues : pantalon kaki, veste marron. Il se frotte les yeux, ne se sent plus très sûr de lui. Cette lueur est tellement faible. « Revenir ce soir... Oui revenir ce soir avec Jean-Marc et Philippe... »

Philippe était en train d'empiler des tuiles sur la charpente d'une de ces nouvelles maisons du « clos des chênes » quand son portable se mit à sonner. De là-haut, il avait une vue superbe à 360°. A gauche, légèrement en contrebas, le centre du village, serré autour de sa petite église. Il distinguait même le toit du PMU d'où Jean-Marc lui téléphonait. Il suivit du regard la route principale qui séparait le village en deux. Elle s'enfonçait petit à petit dans la forêt de sapin, avant de monter en direction du col. Dans l'autre sens, elle serpentait tranquillement jusqu'au « clos des chênes » puis filait en ligne droite vers le sud. Elle était coupée juste avant le pont par la voie communale qui conduisait au vieux moulin, qu'on pouvait deviner entre les arbres si on savait qu'il était là. Philippe frissonna, se souvint malgré lui. L'évocation de cette nuit là, de cette « expérience », le rendait toujours vaguement

honteux, sans qu'il ne sache réellement pourquoi. Deux ans d'effort pour éviter d'y penser balayés par un coup de téléphone...Un flot de souvenir le submergea, le força à s'asseoir sur une poutre.

« On était là-bas, tous les trois, à fixer un point que Didier avait désigné. Il s'est mit à dégager l'endroit avec un sécateur puis on a formé une ronde autour de cette bulle de lumière violette. On a d'abord beaucoup parlé, excités comme des gamins. Un mélange de peur et d'excitation en réalité, comme si on se demandait si notre découverte était un piège ou un trésor. Finalement, on s'est tu, au bout d'un moment. Qu'aurait-on pu en dire de plus ? Cette chose ne ressemblait à rien. Aucune sensation au toucher, ni picotement, ni chaleur, aucune odeur non plus, rien. Simplement de la lumière de faible intensité, sans aucune variation. On est resté là, autour de ce curieux foyer, jusqu'à ce qu'il s'éteigne brusquement, à quatre heure du matin. »

Cette même nuit, devant une bouteille whisky, Didier avait proposé que chacun passe à tour de rôle voir si le phénomène se reproduisait. Il avait aussi parlé de « poussière de comète » et de « message venu des étoiles ». Jean-Marc, lui, avait demandé à plusieurs reprises s'il ne fallait pas prévenir les gendarmes mais sa requête était restée sans réponse. Quant à Philippe, il n'avait pas prononcé un mot. Il s'était méthodiquement appliqué à finir la bouteille.

XXXXXX

Trois silhouettes se dessinent en ombre chinoises sur les murs du vieux moulin. La lune n'en est qu'au petit déjeuner – croissant - et ne laisse rien dévoiler de leurs identités. Les ombres se saluent gravement. Un temps d'arrêt puis trois lampes-torche s'allument à tour de rôle. Leurs lueurs scintillent le long du chemin. Elles s'éteignent au premier lacet.

XXXXXX

- C'est exactement la même chose qu'il y a deux ans, non ?

- On dirait, oui... Peut-être un peu plus grand. Et un peu plus rose aussi...
- Qu'est ce qu'on fait ?
- Je ne sais pas.
- Dis-moi Didier, quand t'es-tu aperçu que c'était revenu ?
- Hier, vers 19 heures. J'y passe tous les jours à la tombée de la nuit depuis la dernière fois.
- Tu l'as touché ?
- Non, je vous attendais.
- Moi, je n'ai pas envie d'y mettre les mains. On ne sait pas ce que c'est, ce truc, c'est peut-être dangereux. Je l'avais déjà dit : il faut prévenir les flics.
- Je ne suis pas d'accord.
- Pourquoi ?
- Jean-Marc, ce machin, c'est moi qui l'ai découvert. Et c'est moi qui vous l'ai montré. Si quelqu'un doit décider quelque chose à son sujet...
- Ca ne répond pas à ma question. Pourquoi ne veux-tu pas appeler les flics, bon sang ?
- Je veux d'abord comprendre. Vous savez, je me suis pas mal documenté en deux ans. Et il n'est pas impossible que nous ayons affaire à une porte cosmique en formation. Je sais que c'est très difficile à croire, mais il est avéré qu'il existe de ci de là des passages spatio-temporels entre notre univers et les nombreux mondes parallèles qui nous entourent. En tout cas, les descriptions qui en ont été faite de ces « portes cosmique » mentionnent une lumière pâle et ...
- Tu te fous de nous Didier ? Une « porte cosmique » ! Tu as fumé la moquette ou quoi ?
- Ne commence pas par dire que je me fous de vous, Philippe ! Il y a deux ans, on a été le témoin d'un truc incroyable, un phénomène extraordinaire et qu'est ce que vous avez fait depuis, pour comprendre ? Rien, absolument rien ! Je suis même certain que vous avez soigneusement évité de revenir dans le coin ! Pourquoi cela ? Je vais vous le dire, moi : vous avez la frousse. Et bien moi je n'ai pas peur, j'ai envie de savoir ! Alors j'ai lu des drôles de bouquins, je me suis mis en relation avec des gens un peu étranges, j'ai essayé d'avancer... Et quand je parle de « porte cosmique », c'est que c'est pour l'instant l'explication qui tient la corde. Maintenant, si tout ça ne vous intéresse pas, vous pouvez vous barrer. Je ne vous ai d'ailleurs jamais forcé à venir...
- OK Didier. Tu as raison et je n'ai pas honte de le dire : ce machin me fait peur et j'ai tout fait pour ne pas y penser. Je vais même te dire la vérité : en ce

moment, je n'ai qu'une envie, c'est de rentrer chez moi le plus vite possible. Mais je vais rester. Oui, je vais rester. Parce que je suis d'accord avec Jean-Marc : ce truc est peut-être dangereux. Et je ne veux pas abandonner deux de mes amis autour d'un truc dangereux.

- Bon. Qu'est ce qu'on fait alors ?

- Je crois que le moment est venu d'avoir la discussion qu'on n'a jamais eu le courage de commencer.... Et puis tu nous expliqueras ton histoire de « porte cosmique ». Mais éloignons-nous de quelques mètres, ce truc me rend nerveux.

XXXXXX

Une ombre court jusqu'à une maison. Est-ce un homme, une femme ? La lune n'en est qu'au petit déjeuner – croissant – et ne laisse rien dévoiler de l'identité de cette silhouette sombre qui se déplace. L'ombre pénètre dans une petite demeure isolée, là, sur le flan de la colline. A l'intérieur, il ne fait guère plus clair qu'à l'extérieur. Soudain, une lumière, ampoule suspendue au plafond, dénudée de tout abat-jour, s'allume. Plan serré sur deux mains qui se frottent énergiquement sur le dos d'une savonnette. La mousse empêche de voir s'il s'agit de mains fines ou de paluches viriles. Mousse qui prend une dangereuse teinte rosâtre. Est-ce le rouge du froid de la peau qui transperce la spumosité du savon ou autre chose ?

XXXXXX

Jean-Marc avait raconté son histoire, inlassablement. Aux médecins, aux policiers, à ses collègues de boulot, à ses amis du « quatre as », à son frères, à ses parents, dix fois, cent fois, mille fois. Personne ne l'avait cru. Ses mains pourtant, intriguaient. Deux phalanges en moins pour la droite, un trou béant dans la gauche, le reste intact, quoique légèrement rosé. Aucune douleur. Il prétendait que le reste de ses mains se trouvaient avec Didier et Philippe dans un « monde parallèle ». Il avait aussi parlé de « porte cosmique », de « source de lumière rose ». Le maire avait envoyé le garde-chasse jeter un œil sur le chemin du moulin.

Il n'avait rien trouvé, ni corps, ni doigt, ni quoique ce soit de suspect. Un psychologue était venu, avait conclu à une démence légère suite à un choc émotionnel. Le cas ne nécessitait pas l'internement. Au début, Jean-Marc avait protesté, insisté pour qu'on pousse des investigations plus approfondies et surtout qu'on recherche ses amis disparus. On lui avait dit « oui, bien sûr, mais avant cela, prenez du repos, je vous en pris, restez tranquille quelques mois ». Il était revenu à la charge. On lui avait alors parlé de l'unité spécialisée de l'hôpital de B. Le temps était passé. Certains jours, il se demandait même si il avait réellement vécu ces deux soirées. Les visages de Philippe et de Didier devenaient flous dans son esprit.

XXXXXX

Deux ombres s'extirpent lentement d'une source de lumière rose, descendent le chemin du moulin. La lune n'en est qu'au petit déjeuner – croissant - et ne laisse rien dévoiler de leurs identités. Ils semblent nus, leurs corps reflètent par intermittence l'éclat des étoiles. Les ombres pénètrent dans une petite demeure isolée, là, sur le flan de la colline. A l'intérieur, il ne fait guère plus clair qu'à l'extérieur. L'une des ombres pend la parole, sa voix est étrange, comme si il n'avait pas parlé depuis des années.

- Et qu'est ce qu'on fait, maintenant, Didier ?

- Il faut qu'on retrouve Jean-Marc. Il faut qu'on lui raconte...

Le biniou cause

Gaël Montade

(Le biniou coz est un type de petite cornemuse, plus aiguë que sa cousine écossaise)

La rue est dégagée, bordée de barrières métalliques. Il y a foule. On se presse pour écouter le bagad de Biwidé. Les porte-drapeaux sont sérieux. Des ministres. C'est mon premier défilé. Visiblement, je ne suis pas le seul dans ce cas parce qu'on n'a pas encore commencé à jouer que j'entends vibrer la caisse claire. C'est le batteur qui tremble. Je n'en suis pas à ce point là. Me sens même plutôt bien. Ma cornemuse est tiède, désaccordée. A point. La furie va commencer.

Yann, le meneur, joueur de bombarde intermittent - emmerdeur le reste du temps - vient faire les dernières vérifications vestimentaires. Tout doit être impeccable. Le défilé sera filmé. Retransmis en direct sur la première chaîne. L'avenir économique de la Bretagne dépend de notre prestation. Enfin... c'est l'avis de Yann.

Personnellement je suis là pour faire du bruit. Faire gémir mon instrument. Sentir les tripes vibrer au rythme de la grosse caisse. Voir s'envoler les oiseaux effrayés par les stridentes bombardes. Certains larguant des fientes nerveuses sur le public.

Le public... Nostalgiques de défilés militaires, amoureux des traditions ou touristes, je ne sais pas lesquels je déteste le plus mais une chose est sûre. Ils garderont du défilé un souvenir inoubliable.

- Vous êtes prêts ?

Yann se place en tête, derrière les drapeaux brodés fièrement érigés par ceux qui veulent la gloire sans l'effort. Je les connais les porte-drapeaux, ils m'en ont fait baver à l'école. Les petits caïds jumeaux incapables de s'appliquer. Nuls en tout sauf en sport... Ils vont moins faire les malins dans cinq minutes.

Une brise marine se lève. Parfait. Le son portera mieux.

Le cortège se met en route. Pour l'instant abrités du vent, nous n'allons pas tarder à remonter l'avenue. C'est là que sont les caméras. C'est aussi là que ça souffle. Je ne vois que le dos de son gilet noir mais j'imagine la tête de Yann. Gonflée par l'effort, rouge d'émotion. Cherchant des yeux la tribune des officiels.

Soudain, un drapeau se déchire, libérant une traînée de poudre d'un fragile ourlet confectionné par mes soins. Petite poussière de poivre gris que le vent disperse au niveau des narines du joueur de bombarde. Le deuxième drapeau subit le même sort, le poivre prend la même direction. Connaissant Yann, je sais qu'il va résister, tenter de jouer coûte que coûte. D'imperceptibles mouvements de sa nuque attestent qu'il est presque à point. Finalement, il éternue violemment par le nez, ornant de délicates traînées vertes son joli costume, toussant dans sa bombarde.

Le joueur de caisse claire perd tout ses moyens, et envoie des roulements dans tous les sens. C'est parfait. Un regard en direction de mon complice Pierre, le géant qui porte la grosse caisse, et c'est parti !

On entonne une version de la marseillaise maladive à souhait. Lui tapant comme un sourd sur son gros cylindre tandis que j'écorche la partition de couacs sonores, sous le regard outré des notables et l'œil rouge des caméras.

Je ne sais pas si on mérite un procès. J'espère seulement que ça ne sera pas en comparution immédiate parce que cette performance m'a coûté un bon demi-litre de salive.

Sur le chemin...

Sonia Salhis

Un nuage de fumée s'élevait dans le ciel cramoisi de Gaza ; Faycal leva les yeux et les referma soudainement.

Cinq.

C'était le cinquième bombardement que Faycal comptait, entendait, vivait.

Sur le chemin de l'école, il récitait dans sa tête la poésie que son professeur lui avait donnée la veille. Aujourd'hui, c'est certain, il passera devant la classe afin de réciter le texte ; M. Malek commençait toujours par interroger Faycal, c'était pour lui une habitude, un rituel depuis ce début d'année.

Faycal se plaçait toujours au dernier rang, et toujours le regard levé en direction de la fenêtre, du ciel, de l'ailleurs, de la paix, Faycal pensait à tous sauf à M. Malek.

Six.

« *Si l'olive se souvient de son planteur, son huile se transformera en larmes* ».

Faycal aimait réciter ce premier vers, il avait demandé à sa mère de le lui broder sur un tissu qu'il avait collé sur le mur de sa chambre, sa chambre à lui et à ses 5 frères.

Faycal ne savait rien de l'exclusivité, sa vie était faite de partage dans le meilleur des cas et de renoncement dans le pire.

Comme à son habitude, il s'imaginait une double vie sur le chemin de l'école, aidait de son cahier de géographie, sa muse à lui, il se voyait vivre en Chine, loin de la guerre et des bombardements, il aspirait à s'offrir un bateau et à voyager sur les mers.

« *Si l'olive se souvient de son planteur, son huile se transformera en larmes* ».

Il se souvint du drame d'hier soir, sa mère en larmes, lorsqu'on vint lui amener la dépouille de son frère, mort dans les décombres de sa maison, une maison qui n'en était plus une depuis les derniers bombardement, l'oncle Moussa refusait de

reconstruire sa maison, il s'était laissé envahir par le fatalisme et la lassitude, il disait souvent « Ce que Dieu détruit sur terre, Dieu le rendra dans l'au-delà ».

Faycal se demandait souvent pourquoi Dieu détruisait inlassablement la maison de l'oncle Moussa, et surtout si les obus tombaient du ciel, est ce que Dieu lui-même les envoyait? Il avait pensé à poser ces questions à M. Malek mais celui-ci n'aimait pas parler des bombardements, des juifs et de la guerre ; il disait que souvent, ces trois mots seuls suffisaient à lui donner l'envie de crier et de pleurer. Et Faycal s'imaginait alors M. Malek pleurant la vie. Il n'avait jamais vu d'hommes pleuraient et se demandait si les larmes des hommes étaient semblables à celles des enfants.

Sept.

Faycal se doutait bien qu'une vie sans guerre était possible, on lui avait raconté qu'il existait des pays où les hommes n'entendaient pas les bruits terrifiants des bombardements, ne sentaient pas l'odeur funeste de la terre mêlée au sang, il savait qu'il existait de par le monde des terres qui ne souffraient pas dans leurs chairs et dans leurs cœurs, des terres qui étaient vertes et belles, qui était embaumait du parfum du bonheur et de la quiétude. Mais il ne connaissait pas ces sentiments ; la quiétude, la sérénité de l'âme et de l'esprit ; il ne savait pas ce que ressentait un enfant qui vivait sans la crainte de voir mourir sa mère à chaque minute, à chaque seconde de son existence. Il ignorait tous de ces sentiments. Les siens, il était né avec, il avait grandi avec l'inquiétude, la terreur, la tristesse des périodes de deuils. Faycal avait vécu deux naissances et neufs décès. La pauvreté avait bercé son enfance, la crainte et la frayeur accompagné sa vie d'écolier, ils lui étaient fidèles, le suivaient aussi minutieusement que son ombre.

C'était la vie pensait-il. C'était sa vie.

Huit.

Faycal sursauta et leva les yeux au ciel ; la fumée avait caché le soleil et les nuages, l'œuvre des hommes avait voilé celles de Dieu.

Faycal ne pensait plus à son poème ni à M. Malek qui attendait de lui l'excellence. Il pensait à l'injustice, à la colère, à la tristesse et à la vengeance. La fumée lui piquait les yeux et faisait couler des larmes sur ses joues. Il savait que la guerre ferait de lui un homme brave et fier plus tard, il savait qu'il n'avait d'autre échappatoire, il irait lui aussi défendre son peuple et sa vie, défendre sa terre et ses droits, défendre son âme et

son cœur contre l'intolérable et cruelle injustice que l'homme avait fait abattre sur son peuple. Il avait appris qu'il ne fallait jamais en vouloir à Dieu, l'homme seul est coupable de ses méfaits et de son malheur. Il pourrait toutefois apprendre un métier, il pourrait devenir professeur comme M. Malek, ce dernier lui avait même promis des cours du soir s'il le désirait, mais Faycal savait que la colère prendrait le dessus sur l'ambition.

Il aimait à penser qu'il se battrait aussi pour M. Malek, il sera alors fier de lui et de son engagement, il pensera même que son existence n'était pas vaine et oisive, M. Malek disait souvent qu'un but dans la vie faisait d'un homme un homme.

Et afin de le rendre fier dès à présent, Faycal reprit son poème et le récita à haute voix, comme pour le faire entendre de ceux qui l'entourait, la terre, le ciel et la vie, « *Si l'olive se souvient de son planteur, son huile se transformera en larmes* ».

Neuf. Les bombardements couvraient le son de sa voix frêle et douce.

Alors, une force nouvelle l'animait, un sentiment profond et intense émanait de son être, c'était une volonté éclatante de vouloir s'imposer de droit, sa voix devait se faire entendre ; il récita son vers encore plus fort, sa voix retentit à travers les airs et il fut satisfait de voir que le bruit des bombardements s'inclinait face à la majesté de sa voix d'enfant.

Il jura alors que de son vivant, il fera toujours entendre sa voix face à l'injustice ; la plume et la voix sont l'allié du meurtri, ce sont des baumes, qui à défaut de refermer la plaie, l'estompe et soulage.

Résurgences

Carine Ballet

J'entre seule dans une vaste pièce dont la lumière déjà m'aveugle, et je rejoins la petite boulotte qui ressemble au petit chaperon Rouge... métissée de Blanche Neige. Les rêves n'ont pas peur des étrangetés. Les bizarreries sont leur cohérence, leur fondement même. Ils sont codés. Elle porte un vêtement blanc... les autres sont carmins. Nous sommes probablement chez elle, mais peut-être pas... C'est une cité HLM qui m'en rappelle une autre lorsque mon regard se porte vers un horizon depuis longtemps confisqué, vers des nuages embrochés de métaux rutilants où les oiseaux n'aiment plus se percher. J'avance vers l'embrasement de la fenêtre et je l'enjambe, la brune sans nom va m'aider, je prends appui sur ses belles épaules charnues. Elle me rejoint, on s'assied, nos jambes ballottent dans le grand vide, les rayons du soleil les effleure, l'air sucré de l'automne naissant les caresse, subtilement, amoureuxment... C'est la tradition ici, tout le monde le fait lorsqu'il faut encourager ceux qui, au bas des immeubles, sont choisis pour ratisser, entasser les encombrants, éphémères feuilles mortes et détritiques végétaux, plastiques sans âges. Ils se démènent, le ménage doit être fait, on se sent mieux après, c'est dans la tête que ça se passe, ces choses-là. Alors, comme si ça ne suffisait pas, on leur jette du journal, on le fait tous, toutes les fenêtres sont occupées, comme pour Kennedy ou Obama... les grandes feuilles sombres tombent en averses régulières, tendues, traits noirs stylisés... un air de Mary Poppins, on n'y croit pas. Un malaise m'étreint, j'ai peur que la fenêtre ne se referme complètement, l'air se fait plus vif et la force du vent m'effraie. Le spectacle ne me divertit plus, spectatrice de mes angoisses claustrophobes. La brunette perçoit mon agitation, m'épaule, fantôme de mes errances nocturnes, faire-valoir assumé, actrice nécessaire de la

maïeutique onirique, sage femme de mon âme... Près du grand lit blanc, elle tente de me séduire habilement, elle m'effleure, langoureuse, comment sait-elle que j'aime la chair, l'abondance et le mou. Ma nudité érectile me trahit, mon identité s'en est allée au delà des nuages, dévorée par un loup incestueux ou enterrée par des nains trop vertueux... femme ou homme, je ne sais plus. Un détail trouble mes pensées, un pan entier du rideau s'est décroché, malmené par ma fébrilité, la tringle rigide doit rejoindre l'orifice du tissu, guidée par mes mains incertaines ...

Parler de moi au masculin, quelle aventure. Elle m'aurait appelé Patrice, pas Carine. C'est ce qu'elle voulait. Exit rivalités, jalousies et séductions mal dirigées. Un garçon. Pas une jolie poupée blonde que papa inlassablement photographiait, chevelure de sirène et robes de dentelle, véritable petite pieuvre tentaculaire. Il arrive que les petites filles rendent les papas captifs, elles ne le savent pas. Innocentes. Alors Patrice... Non, lui et elle. On ne renonce pas aussi facilement à sa féminité, même si le désir de la mère s'impose.

Tout a commencé par des lectures clandestines dont certaines épuisaient mes forces, me laissaient au petit matin, assommée de bonheur et ivre de mots. La comtesse de Ségur, les contes de Grimm ou de Perrault, c'était pour Carine. Parfois, ils m'apportaient des réponses, ils parlaient à mon âme troublée, ils réagençaient mon intérieur, ils s'adressaient à cette part de moi-même que je connais mal. Le loup, la marâtre, la grand-mère, le prince charmant... compagnons incontournables de l'enfance qui aime et qui désire. Des trucs de filles peut-être. Il arrivait que tous ces personnages m'embarassent, trop coupables, trop aimants ou pas assez, trop d'amour et de morale. On structure ainsi les filles. Celle de mon rêve, je vais l'appeler Jo ou So, pour moi, c'est pareil. Elle a quelque chose à voir avec l'écriture, elle se tait le plus souvent, mais elle est le vecteur de mes désirs... Petite, il me fallait aussi quelque chose de plus rêche, de la sueur, de la transpiration. Il fallait que ça sente le mâle. Je devais pouvoir m'identifier à l'homme. J'aimais les aventures. Jules Verne me comblait. Ses récits m'embarquaient très loin des miens et de la difficulté de m'identifier à Elle. Finalement, c'est à Lui que je voulais ressembler, affronter des créatures gigantesques, défier les éléments déchaînés, conjurer les colères divines. Il était mon héros, je l'admirais. Puis la mythologie gréco-

romaine, Barjavel et Lenteric, Melville, Stevenson, Cervantes, London, Dumas...sont entrés dans mon existence, illuminant la morosité des jours d'école. Le vertige physique mais aussi intellectuel assombrissait mon quotidien. Que faisons-nous tous dans cette galère. Tout cela avait-il un sens. Etions-nous les seuls dans l'univers. Dieu. Pourquoi nous. Sur cette planète. L'école ne me permettait pas souvent de répondre à mes obsédantes questions, elle ne questionne pas ce qui fait vibrer les enfants. Seule la littérature le permet, car les écrivains sont restés des enfants sans réponses. Alors ils continuent de poser des questions. Et l'on se sent moins seuls, avec eux... Ismaël et Achab, Elea et Païkan, Cyrus Smith, Némo, Petit Prince ou encore Martin Eden sont mes secrets. Le plus souvent masculins, ils m'ont aidée à grandir, m'ont convoquée aux confins de mon identité en miettes, restaurant ce qui devait l'être, exhumant le bon et l'essentiel. Les expéditions scientifiques et les savants étaient mon ordinaire, et comme eux, je serai glaciologue, océanographe, astrophysicien, cosmonaute... attirance quasi mystique pour les vastes causes et les grandes explications qui vous donnent la certitude d'être né pour éprouver le vide et le plein, la vie et la mort, et le pourquoi des choses. Dieu et la science comme rabibochés devant le grandiose et le lyrisme qui sied à l'enfance. Youri Gagarine serait mon maître à penser... Quand on a neuf ou dix ans, on a besoin de guides et de tuteurs qui vous emportent au plus près de vos rêves.

Joso, femme de chair et de sang, pourvoyeuse d'histoires et d'aventures, en lutte contre les fossoyeurs de désir, me permet d'avoir neuf ans, à jamais, désormais presque réconciliée avec Elle. Et avec Lui.

Retiens-moi

Jocelyne Dupont

Le 4 juillet à midi tapant, Vincenzo me téléphone pour me parler d'un contrat particulier. Ça sent le roussi. Chaque fois qu'il passe un marché directement, sans passer par ses gars, c'est qu'il y a quelque chose de pas net. Je pressentais déjà le coup foireux rien qu'à entendre le son de sa voix. Il insista pour que je le rencontre au café San Antonio, dans le bas de la ville. Il savait exactement à quel moment s'y prendre le Vincenzo, il savait que j'étais dans l'embarras financier depuis six mois et que si je ne dérouillais pas bientôt ma crosse de revolver, c'est moi qui écoperais de la balle perdue. Il savait tout ça et plus encore, le salaud.

J'enfilai ma chemise, passai de l'eau sur mon visage face à la glace minuscule dans laquelle je croisai mon regard glauque, avant d'enfiler mon joujou dans son étui, sous mon blouson de cuir noir. Je jetai un regard sommaire sur l'état des lieux avant de quitter l'appartement : foutoir total. Comment un si grand bordel pouvait-il régner dans une si minuscule piaule?

— Qu'est-ce que tu prends?

— Un demi.

— Deux demis, fit Vincenzo au serveur en levant le doigt à la hauteur de sa tempe.

— Alors? C'est quoi cette fois le pétard qui va me sauter à la gueule?

— Holà, mais il est énervé ce soir mon vieux Laurent ! Est-ce que je ne t'ai jamais fait péter quelque chose au visage, moi? Je t'offre de super contrats nets, payés d'avance en plus ! C'est pour ça que je suis venu te chercher cette fois-ci encore, c'est parce que je sais que je peux compter sur toi.

— Arrête ton baratin et déballe.

Il planta devant moi une photo d'une jolie femme à la peau lisse et pâle, dont le regard semblait perdu au loin.

— Marianne Boisclair, 31 ans, mariée à Antoine Boisclair, haut diplomate voyageant beaucoup à l'étranger. Celui-ci veut voir sa belle dormir de son sommeil éternel.

— Pourquoi?

— Ça, ça ne te regarde pas Laury. Tu te contentes de prendre les commandes, tu ne discutes pas les attentes et tu poses le moins de questions possible, comme ça, moins tu en sais, mieux tu te portes. Tu piges ça, j'en suis sûr, depuis le temps... Fit-il en grimaçant une espèce de sourire narquois.

— J'aime bien connaître le borbier dans lequel je pose les pieds.

— Ça ne t'a jamais posé problème avant... HAHA ! s'exclama-t-il dans un rire sonore.

Je lui lançai un regard à vous excuser d'être venu au monde. Il s'en fallait de peu pour que je renverse la table et quitte les lieux. Il récupéra vite son sérieux, voyant que mon passé de vidangeur n'était pas sujet à railleries.

— Alors?

— C'est une affaire assez délicate, je t'épargne les détails qui t'encombreraient l'esprit. Je m'occupe de tout ça... Tout ce dont tu as besoin de savoir c'est que si tu réussis — et il n'y a pas de raisons que tu échoues — tu pourras dormir sur tes deux oreilles un bon moment.

— Crache le morceau.

— T'es beau gosse, tu vas séduire la belle, la raccompagner à son appartement, la rampe du balcon va céder malencontreusement. Toi, tu vas t'esquiver en douce, tu n'auras jamais été là.

— Rien que ça... C'est dans la poche, fis-je en passant ma main sur mon front, exaspéré.

— Ça devrait être assez facile. Le mari va s'arranger pour te laisser le champ libre et s'organiser pour qu'il n'y ait personne pour raccompagner la fille.

— J'ai une prime pour le temps passé à faire le beau?

— Haha ! Ne va pas me dire que tu ne vas pas passer du bon temps à te la coltiner, la pétasse ! Depuis Maria, on ne peut pas dire que ça se bouscule à ton portillon... t'en as pas marre des putes du coin de la rue? Et puis tu ne trouves pas qu'elle a un petit air de ressemblance? Dommage, tu ne pourras pas en profiter longtemps.

— Laisse Maria où elle est... C'est quoi le piège?

— Je te le répète, je ne peux pas t'en dire plus, fais-moi confiance, c'est dans la poche pour toi.

— Tu fais chier Vince fis-je, exaspéré.

— Je te donne 65 % cette fois, pour les risques. Tu ne peux pas dire que je n'ai pas tes intérêts à cœur.

— 80... Je veux 80 % si je ne peux pas soupeser le danger.
— 65, pas plus fit Vincenzo. C'est déjà un gros cadeau.
— 75.
— Haha ! tu me fais rire mon Laury, si tu m'avais pas, c'est toi qui te retrouverais en bas du 112^e, alors arrête de faire ton malin, je n'ai pas de temps à perdre. Maurice va t'appeler pour les détails, fit-il en se levant et quittant les lieux, me laissant seul devant mon verre presque vide.

Fais chier, fais chier murmurais-je en plaquant brutalement ma paume sur la table de bois... Comme si j'ai besoin de ça maintenant, j'ai déjà assez de problèmes comme ça. Je lance un billet sur la table et quitte la place à mon tour.

Une semaine plus tard, je me retrouve en smoking, cheveux luisants, à siroter une « coupette » de Veuve Clicquot. La pétasse ne quitte pas d'une semelle son enclé de mari. Il pourrait au moins me laisser une chance le con, s'il veut que je la bute sa donzelle. Il a déjà oublié? Je ne comprends pas ce genre de type, ils ont tout et ça ne leur suffit pas. Ça manque de piquant dans leur vie alors tiens, si l'on butait ma femme ce mois-ci? Elle s'approche du bar, elle s'est enfin décidée à le laisser aller pisser tout seul.

Je lui offre une coupe de champagne, ne lui laissant pas le temps de commander au barman.

— Madame... Fis-je avec mon sourire le plus charmeur qui soit.

— Merci, fit-elle avec un petit sourire gêné, regardant à droite pour déjà s'esquiver.

Je la retiens d'une main sur son bras en me présentant.

— Paul Morino, je travaille au service du gouvernement depuis 12 ans... À qui ai-je l'honneur?

— Marianne Boisclair, je suis la femme d'Antoine Boisclair...

— Ah, mais bien sûr Marianne ! Vous êtes resplendissante ce soir, encore mieux que dans mon souvenir...

— Je ne me rappelle pas vous avoir déjà rencontré...

— Si si, souvenez-vous... Chez Lucas l'an dernier pour le départ à la retraite de Clément.

— Ah... Oui, c'est possible, j'ai un peu de problèmes avec les visages.

— Ça n'a pas d'importance... Je suis ravi de vous retrouver... Après vous ma chère. Voulez-vous vous asseoir un moment? Je suis là-bas, à une petite table.

— Euh... Merci, mais je dois retrouver Antoine, il doit me chercher.

— Vous voyez bien qu'il est en train de discuter avec Laurin et le vieux Jonhson. Ne me dites pas que vous les préférez à ma compagnie?

Elle sourit embarrassée, et se résigne à m'accompagner.

J'ai dû la baratiner durant une bonne demi-heure, elle était impossible à décoincer. Je décidai de la désinhiber avec une bouteille de Clicquot.

— Ah non merci Paul, mais je dois y aller.

— Vraiment? Vous n'allez pas me laisser seul à boire cette bouteille de champagne... Il n'y a rien de plus triste que de boire du champagne seul...

— Je suis désolée, Antoine va quitter bientôt, vous voyez, le voilà qui arrive me dit-elle en se levant.

— Ma chérie, j'ai une urgence, je dois aller revoir une présentation chez Jonhson, il m'a invité en même temps à prendre un dernier verre, tu sais depuis que sa femme est morte, le pauvre, il n'a plus trop le moral, mais reste, toi, profite ! Tu prendras le taxi pour rentrer, je prends la voiture.

— Ah! Mais je vais t'accompagner dans ce cas...

— Non, chérie, nous allons discuter business, tu vas t'ennuyer à mourir. Profite de la soirée et amuse-toi !

— Je vais rentrer alors. Dépose-moi sur ton chemin.

— Mais c'est impossible ma chérie...

— Je peux vous déposer si vous le désirez Marianne, si cela n'importune pas Monsieur?

— Bien sûr que non Morino, mon cher ami. N'est-ce pas Marianne? Tu te souviens de lui chez Lucas? On avait ri comme des fous... Haha ! Paul, que de bons souvenirs, il faut vraiment se reprendre ! Allez, je vous laisse.

—...

— Un petit verre avant de vous raccompagner? Ce serait dommage de gaspiller une si bonne bouteille, fis-je, tout à fait gentleman.

— Soupir... D'accord, mais un seul. Je prends un taxi ensuite.

— Marianne, ne soyez pas ridicule, j'habite à deux pas de chez vous !

— Ah bon?

— Mais si, vous ne vous souvenez pas? Vous m'aviez dit que vous étiez dans l'édifice Coral, sur la rue Mallex.

— Ah, si si, ça me revient maintenant fit-elle embarrassée.

Marianne riait, l'alcool avait eu raison d'elle. Elle était suspendue à mon bras. Claudio s'occuperait du

concierge de l'immeuble plus tard. Pour l'instant, c'était à moi de jouer.

Elle ouvrit la porte de son appartement et s'apprêtait à me laisser le bonsoir quand je lui demandai d'utiliser ses cabinets. Elle eut une hésitation, mais j'étais déjà à l'intérieur. Elle m'offrit par politesse un dernier verre que je ne refusai pas, à son grand étonnement.

— Vous avez une vue splendide d'ici Marianne. On peut aller sur la terrasse, il fait chaud ce soir.

— Oui, c'est assez... euh... romantique... je veux dire, très belle vue.

— Je m'approchai d'elle, j'avais déjà repéré le coin gauche de la balustrade dessoudée par Claudio. Je la dirigeais droit devant en me faisant de plus en plus insistant. Elle était belle. Elle eut un mouvement de panique en sentant mon revolver se planter dans ses côtes. C'est vrai qu'elle ressemblait terriblement à Maria en cet instant précis... Maria dont je revoyais le regard paniqué puis le crâne éclaté par la balle de mon colt. Je revoyais l'horreur. Elle en savait trop sur Claudio et pas assez sur moi. Elle allait le faire embarquer pour 20 ans et moi avec. C'était ça ou 20 ans de taule humide. J'ai longtemps fait des cauchemars, eu des remords. J'ai pensé lui parler, lui avouer... Mais c'en aurait été terminé quand même entre elle et moi... Elle n'aurait pas compris qu'un type qui a balancé des ordures une partie de sa vie puisse se retrouver à balancer des cadavres, comme si c'était la même besogne. Alors, j'ai tiré. Putain, je ne me suis pas retenu de tirer !

Je la poussai dans le vide et dans un ultime mouvement, tentai de la rattraper en lui tendant la main qui tenait mon colt; elle s'y agrippa et l'emporta dans sa chute...

J'en avais pour 20 ans.

L'Ordre des choses

Dominique Beck

" Tu crois qu'on sera bien, là-bas ? " demanda Patricia, la tête appuyée bien droite contre la paroi de l'astronef.

" Evidemment, Chérie, répondit Chuan assis à ses côtés. N'oublie pas qu'on est les meilleurs, notre promotion aura sûrement droit à ce qu'il y a de mieux sur Petra.

- Moi, je serais bien restée sur Terre, j'aurais aimé aider grand-père à l'entretien planétaire avec les hélicoptères tondeurs.

- Mais tu n'aurais pas pu, assena Chuan, catégorique.

- Et pourquoi ça ?

- Parce que tu es une fille.

- Et alors ?

- Et alors, les filles ne peuvent pas vivre ailleurs que dans les mégapoles, elles sont obligées si elles veulent rester vivantes, elles et leurs bébés. Tu sais bien qu'elles ne peuvent plus mettre bas comme on le voit dans les vieux films d'avant la Pacification, comme faisaient les bêtes autrefois, du moins, à ce qu'il paraît. C'est pour ça qu'elles doivent habiter près des cliniques de Conservation de l'espèce. "

Chuan soupira, agacé. C'est quand même incroyable la quantité d'idées qu'une fille arrive à faire bouillonner dans sa petite tête. Manifestement, c'est un problème que les Dirigeants n'avaient pas réussi à régler.

Patricia n'en resta pas là :

" Mais si une fille n'a pas d'enfants ?

- Ce n'est pas possible : les filles tombent amoureuses des garçons, les garçons des filles, et ils font des enfants. Pour nous, c'est juste un peu différent, nous sommes l'élite et nous allons passer notre vie sur Petra. C'est comme ça. C'est dans l'Ordre des choses ", conclut Chuan en détachant bien les syllabes pour augmenter ses chances de se faire entendre."

La température augmentait, peut-être à cause de la chaleur dégagée par les cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit autres Enarques avec qui ils partageaient l'astronef. Quelques gouttes perlaient à la base du cou de Patricia, avant d'entamer une descente sous la jolie lingerie. Pour échapper à la conversation, Chuan décida de dormir et se coula dans un rêve moelleux où il était une goutte de sueur.

Patricia, par le hublot, repaissait son regard de la planète de son enfance, ronde comme une grosse balle de tennis, lisse comme une moquette vert tendre, qui s'amenuisait d'instant en instant. C'était vraiment joli, la Terre.

Quand les maîtres de la planète Petra eurent asservi et dépouillé tous leurs satellites, ils se crurent arrivés au bout de leurs peines lorsqu'il ne resta plus à régler que le cas de la Terre. C'était une erreur monumentale.

Certes, ils avaient les moyens de la faire disparaître purement et simplement. Mais les autres formes de vie rencontrées au fil des planètes annexées ne laissèrent pas certains Dirigeants indifférents. Vénus suscita le goût des bains bouillonnants, et Saturne celui des décorations fluorescentes. La Terre promettait bien plus encore.

Il s'ensuivit une guerre fratricide entre les partisans du " Un bon ennemi est un ennemi mort " et ceux du " Un bon ennemi est un ennemi utile ", lesquels restèrent maîtres de la situation et du

traitement qu'ils allaient réserver à la Terre.

Ce fut un travail de titan.

Rien que pour concentrer les habitants dans trois mégapoles au lieu des milliers de villages, cités et capitales qui encombraient la surface, il fallut pas moins de deux millénaires. Aucun ne voulait s'éloigner de son pays, de sa ville, de son lopin de terre.

La solution vint d'un vieux médecin qu'on trouva, au fond d'un asile désaffecté, assis par terre à dessiner des prototypes d'humains. La brigade qui le ramassa trouva ses croquis très prometteurs, même si cet homme apparemment brillant était resté prisonnier

de sa camisole de force en lambeaux au lieu de s'enfuir pour sauver sa peau. Les Pacificateurs rencontrèrent là leur premier paradoxe terrien.

Ils donnèrent à cette victime d'une vocation contrariée - en fait, depuis tout petit, il rêvait d'être métallos, - l'occasion de montrer la mesure de son talent.

Dans un premier temps, il fit joindre, chez les femelles terriennes, dès les premiers jours de leur vie, les deux côtés de l'os pubien, à l'aide d'une simple plaque d'inox et d'une pince à riveter. Ainsi l'accouchement par les voies naturelles devenait impossible. Il fallut bien quatorze générations, et beaucoup de tombes de femmes à terme disséminées dans les campagnes, pour que les nouvelles générations se décident à émigrer vers les trois mégapoles terrestres, seules à être équipées de cliniques de Conservation de l'espèce.

Il lui restait un problème de taille à régler : le Terrien était un être curieux de tout, toujours à fouiner, chercher, interroger, les femelles surtout, mais les mâles n'étaient pas exempts. Le Grand docteur s'avisait de souder ensemble leurs deux premières vertèbres cervicales, l'atlas et l'axis, ainsi ne pourraient-ils plus museler le nez en l'air ni se poser d'interminables questions sur ce qu'il y avait sous leurs pieds.

Quand la population fut prête à être concentrée aux endroits adéquats, il fallut quelques siècles supplémentaires pour résorber les incohérences de cette planète, où un concepteur dénué de tout pragmatisme avait laissé coexister des fosses marines et des montagnes géantes. Le Conseil de Pacification résolut le problème en arasant les montagnes et en les utilisant pour combler les mers. Chantier qui prit encore un certain temps.

Mais rien n'était simple avec les Terriens, qui s'étaient forgé un sentiment d'empathie avec le monde animal et végétal. Une fois la surface aplanie et les besoins organiques pris en charge par l'Organisation, beaucoup refusèrent de rejoindre la vie lisse des mégapoles tant qu'il subsistait un chien, un chat, un yack ou un parterre de fleurs.

Pourtant, la planète elle-même était la preuve éclatante de ce que les Terriens avaient été capables de concevoir et réaliser depuis des temps immémoriaux. Ces cerveaux-là renfermaient un potentiel fantastique, trop longtemps gâché par

l'invraisemblable faculté qu'ils avaient de se disperser et de s'opposer dans une inépuisable incompatibilité, d'un bout de la planète à l'autre.

Pour y remédier, les petits nés dans les mégapoles furent rapidement pris en charge par un organisme unique d'éducation, l'Etablissement Normatif d'Apprentissage ou ENA. Ils y apprenaient, entre autres, la langue devenue universelle de la galaxie Petra. Elle existait déjà sous le nom d'esperanto, mais il avait fallu la rebaptiser, sans quoi aucun Terrien ne se serait rangé sous la bannière d'un langage qui avait prétendu gommer leurs particularismes. A l'issue de leurs études, les meilleurs Enarques étaient envoyés sur Petra. Les autres, débarrassés de toute nécessité organique,

s'occupaient à tondre les $510\ 000 \times 10^3 \text{ km}^2$ de pelouse qui couvraient la planète, ou à faire d'autres petits, ce qui finissait souvent par arriver. Une fois la Pacification terminée, la Terre ressembla enfin à une grosse balle de tennis couverte de gazon vert tendre, que Patricia, mélancolique, suivait encore des yeux quand l'astronef se posa sur Petra.

Dominant la Cité, l'immense amphithéâtre était plein à craquer. Dans un silence religieux, les nouveaux Enarques faisaient face à un aréopage de Dirigeants installé à une table en demi-lune.

" Tu as vu, chuchota Patricia à l'oreille de Chuan, Ils sont habillés comme nous !

- Chut !

- Et Ils n'ont pas l'air vieux !

- Tais-toi, ça va commencer. "

" Chers nouveaux arrivants, commença le Dirigeant assis au milieu, nous vous souhaitons la bienvenue sur Petra. Vous avez tous travaillé dur pour obtenir le droit de venir vivre sur la Planète capitale. Vous allez maintenant être récompensés de vos efforts. Une vie nouvelle vous attend, une vie telle que vous n'auriez jamais pu l'imaginer. Tel est l'Ordre des choses.

Sur Petra, l'organisation de l'existence est méthodique. Vous vous attacherez à œuvrer pour le bien commun, certes, mais d'abord, vous allez consacrer de belles années à votre épanouissement personnel, qui donnera tout son sens à votre futur engagement civique.

En quittant cet amphithéâtre, vous serez pris en charge par les Services de la Vie où on vous expliquera la procédure en détail et où vous signerez vos contrats.

Pour terminer, je n'ai qu'un mot à vous dire :
Bienvenue sur Petra. !".
Tout le monde se leva sous une salve
d'applaudissements.

" Tu as tout compris, toi ? demanda Patricia à
Chuan, perplexe.

- J'ai compris qu'on va d'abord prendre de grandes
vacances, pour le travail, on verra plus tard. C'est
génial !"

Les files d'attente s'étiraient devant la dizaine de
guichets ouverts au rez-de-chaussée d'un long
bâtiment gris orné d'une discrète plaque de cuivre :

PLANETE CAPITALE
DE PETRA
SERVICES DE LA VIE

Ce fut le tour de Patricia. Au premier abord, la
préposée supportait mal la chaleur, à en croire les
larges auréoles du tee-shirt sous les aisselles, et
l'odeur d'ail stagnant dans le minuscule bureau.

" Age ?

- Vingt ans.

- Sexe ?

- Femelle.

- Bon, vous avez droit à un contrat de plaisir de
cinquante ans, au terme duquel vous serez mise à la
disposition des Services actifs de Petra pour une
durée de quarante. Signez là.

- Alors, je vais passer cinquante ans à faire ce que
je veux ?

- C'est à peu près ce que je viens de dire, éructa la
femme d'une voix cassée, entre deux bouffées de la
cigarette blonde qui lui pendait au coin de la bouche.
Vous signez, oui ou non, il y en a d'autres qui
attendent. "

C'était à Chuan.

Avec un gros soupir, la préposée recommença :

" Age ?

- Vingt ans.

- Sexe ?

- Euh...mâle.

- Parce que vous n'en êtes pas sûr ? Attention, hein,
on ne plaisante pas avec ces choses-là sur Petra.

- Si, si, mâle.

- Ouais, bon, je vous inscris pour trente ans de
plaisir, au terme desquels vous serez mis à la
disposition des Services actifs de Petra, conclut-elle

dans un énorme bâillement, pour une période de quarante ans. Signez votre contrat là, en bas.

- Mais mon amie, elle a signé pour cinquante ans, pas pour trente !

- Et alors ?

- Ce n'est pas juste !

- Ecoutez, mon petit, vous feriez bien de faire attention à ce que vous dites. Déjà, pour le sexe, c'était limite. Pour les contrats, c'est comme ça, ce n'est pas vous qui décidez. C'est l'Ordre des choses.
"

Ces jeunes, soupira-t-elle entre deux nuages de fumée, tous les mêmes. Dès qu'ils sont allés à l'école, ils ne respectent plus aucune règle. Je finirai par faire un rapport.

Dehors, Chuan retrouva Patricia. Elle aussi, on lui avait serti autour du cou un collier en inox avec un compteur digital sur fond vert. Ce compteur, leur avait-on expliqué, servait à décompter les années passées en contrat de plaisir ; partant du nombre octroyé, il serait donc à zéro à la fin du contrat. Tant qu'il était positif, il leur donnait accès à tout ce dont ils pouvaient avoir envie pour profiter de la vie sur Petra.

Ils commencèrent par s'installer dans un joli nid d'amour, donnant sur le mega centre commercial où il n'y avait pas de commerces, puisque tout était à la disposition de tous. Il leur restait à découvrir la Cité. Les artères étaient pleines de gens qui flânaient, goûtaient, parlaient à la plage ou au ski à en croire l'équipement qu'ils transportaient, écoutaient de la musique, ou bien ne faisaient rien. Ils avaient une bonne marge au compteur : des quarante, des vingt-cinq, des trente, de belles années devant eux. Un couple à l'air morose bavardait, assis sur une fontaine. C'était un deux et un un. Chuan se dit que c'était moche.

Un après-midi, pendant qu'ils étaient en train de faire l'amour et que Patricia regardait le soir ocré tomber à l'est - promesse de beau temps pour le lendemain sur Pluton - , un doute lui traversa l'esprit.

" Tu as déjà vu des enfants sur Petra ?

- Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

- Je te demande si tu as déjà vu des enfants sur Petra ?

- Et tu crois que c'est le moment de parler de ça ?

- Ben, plutôt, oui. "

S'il n'avait pas été amoureux, il l'aurait volontiers envoyée sur Cassiopée avec ses questions à la gomme. Surtout que, n'étant pas une femme, il avait beaucoup de mal à faire deux choses en même temps. Il y aurait des jours meilleurs pour la bagatelle. De toute façon, il la connaissait, elle ne lâcherait pas le morceau avant d'avoir obtenu une réponse.

" Non, mais ils sont peut-être ailleurs, dans des crèches, des pouponnières, je ne sais pas.

- Et tu as déjà vu une femme enceinte, ici ?

- Non plus.

- Pourtant, même chez Eux, ceux qui n'ont pas de collier, il y a des femmes et elles ne sont jamais enceintes non plus. "

Ça y est, d'une question elle était passée à deux. Il ne pouvait pourtant pas lui dire qu'il connaissait

la réponse, du moins pour la première. Il ne pouvait pas parler de la séance de briefing qui avait réuni les jeunes hommes de la promotion avant le départ, ni de la gélule blanche qu'ils avaient tous dû avaler, soi-disant contre le mal de l'espace. Aucun n'était dupe, ils savaient que la reproduction humaine était prohibée sur Petra, la Terre en formant le vivier d'où ne sortaient que des produits soigneusement calibrés. Les Dirigeants de Petra avaient œuvré utilement pendant les siècles où ils avaient observé la déconcertante complexité des fonctionnements humains. Leurs chercheurs s'étaient relayés bien longtemps pour atteindre ce résultat : plus que sur la stérilisation, ils savaient pouvoir compter sur le silence honteux de ceux qui se sentaient désormais des sous-hommes. Aucun doute, Ils étaient très forts. Chuan se tourna sur le côté et décida de dormir, une boule amère dans la gorge.

Un jour, à la plage, Chuan se baignait pendant que Patricia lisait un livre jauni déniché au centre commercial. Un superbe Black, allongé à trois mètres d'elle, engagea la conversation.

" Qu'est-ce que vous lisez ?

- Le petit Poucet.

- Et qu'est-ce que ça raconte ?

- C'est l'histoire d'un enfant que ses parents essaient de perdre dans la forêt. "

Il n'avait manifestement rien compris. Enfant, parents, forêt, tout cela n'existait pas sur Petra. Alors, forcément, ces mots étaient vides de sens. Elle, elle savait grâce à son grand-père, qui lui avait expliqué comment étaient les choses avant. Il faisait

partie des dissidents condamnés à démonter et remonter tous les jours la flotte des hélicoptères tondeurs. Beaucoup finissaient de la même façon : un beau jour, ils décollaient pour aller couper l'herbe et ne reparaissaient pas. Comme lui. Patricia s'était toujours demandé s'il n'avait pas oublié de remettre un boulon, exprès.

Un matin, au saut du lit, Chuan s'aperçut que son compteur était à un. Et celui de Patricia, à vingt et un. Evidemment, c'était logique. Il lui faudrait bientôt retourner aux Services de la Vie.

Il reconnut tout de suite la préposée. Elle n'avait pas pris une ride, avec ses auréoles sous les aisselles et sa cigarette pendant au coin du bec. Une odeur alliacée lui agaça les narines.

" Alors, mon vieux, ça y est, le bon temps touche à sa fin ?

- Euh...c'est que je pensais que, comme mon contrat de plaisir allait expirer, il faudrait que je revienne pour les quarante ans de travail, comme vous me l'aviez expliqué il y a trente ans.

- En effet, vous aviez bien compris, vous êtes dans les temps impartis. Mais cette fois, vous n'aurez rien à signer, c'est automatique. Vous aurez un nouveau collier, un jaune, qui tiendra les comptes de votre nouvelle vie, de zéro à quarante.

- Mais, je me disais...si je n'arrivais pas au bout de mes quarante ans ?

- Et pourquoi, s'il vous plaît, n'iriez-vous pas au bout de vos quarante ans ?

- Eh ! bien, par exemple, je pourrais euh... mou...

- Non, mais, vous vous foutez de moi ? Vous croyez qu'on n'y a pas pensé ? Vous les ferez, croyez-moi, c'est dans l'Ordre des choses, maintenant allez faire l'échange des colliers. En tout cas, je me demande si on vous fait bien étudier tous les programmes à l'ENA. Je ferai un rapport. "

Patricia l'attendait dehors. Elle aussi avait reconnu la femme, exactement telle qu'elle était trente ans plus tôt. Un déclic se fit dans sa tête. Voilà pourquoi Ils n'avaient pas d'enfants. Il n'y a que les mortels qui ont besoin de se reproduire. C'était tellement simple qu'elle n'y avait pas pensé. Mais les Terriennes ? Elle repensa au comportement bizarre de Chuan dès qu'elle abordait le sujet. Lui devait savoir quelque chose.

Le sommeil de Patricia devint agité. Elle se perdait dans des calculs, toujours les mêmes. Vingt plus

trente plus quarante, vingt plus cinquante plus quarante. Ces équations lui rappelaient quelque chose. Bien sûr. C'était l'estimation de la durée de vie des Terriens, qu'ils avaient eue en polycops à l'ENA. Quatre-vingt-dix ans pour les hommes, cent dix pour les femmes.

Les Dirigeants ne se laisseraient pas flouer d'une seule miette de temps humain. L'Ordre des choses était imparable.

Une nuit, elle rêva d'une histoire que son grand-père lui avait racontée sur Terre. Un ours blanc maigre était seul, sur un morceau de banquise. Un pan après l'autre, elle sombrait dans l'océan, et à chaque fois, l'ours balançait ses pattes, à droite, à gauche, reculant toujours jusqu'à l'effondrement final qui allait l'engloutir. Il n'avait aucune chance de s'en sortir. Mais est-ce qu'il le savait ?

Le lit était secoué par une folle tempête. Chuan la secouait de toutes ses forces.

" Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

- Je n'arrivais pas à te réveiller, ni à te calmer tellement tu te débattais. Tu criais sans arrêt : est-ce qu'il le savait ? Est-ce qu'il le savait ? "

Patricia rassembla péniblement ses idées. Sa tête la faisait... souffrir, peut-être ? Mais non, ce mot n'existait pas chez les porteurs de compteurs verts.

C'était le premier jour de Chuan dans sa nouvelle vie. Son compteur jaune tout neuf affichait zéro. Il partit vers l'est de la Cité. Des tas d'autres prenaient la même direction, masse disciplinée rejoignant les territoires inconnus de Petra.

Toute la journée, Patricia chercha des porteurs de compteurs jaunes dans la Cité. Ils n'étaient quand même pas tous partis ! Elle trouva un trente-cinq qui arpentait les rues avec un calepin pour vérifier l'éclairage public, assez valide malgré son visage ratatiné et son dos voûté. Un dix marchait en sifflotant, un attaché-case à la main. Au fond d'une venelle, une silhouette chétive poussait péniblement un balai, s'appuyant au mur. Elle s'approcha pour mieux voir dans la pénombre. C'était une femme, une trente-neuf. Elle eut un haut-le-corps et s'enfuit.

Elle avait enfin compris.

Elle voulut hurler, comme les loups qui hurlaient sur la Terre avant la Pacification. La douleur fulgurante

la jeta à terre. Bien sûr. Elle avait oublié que sa nuque rigide ne lui permettait pas de lever la tête. Elle resta un moment prostrée contre le mur du bâtiment des Services de la Vie, petit tas palpitant comme si des tas d'os minuscules s'étaient cassés à l'intérieur.

Se relevant avec peine, elle prit son élan pour se jeter contre le mur. Une fois. Deux fois. A la deuxième tentative, l'atlas et l'axis, enfin dessoudées, laissèrent s'échapper un filet de sang qui franchissait en perles tremblantes l'inox du collier.

Dans le ciel de Petra, elle vit passer une grosse balle de tennis comme couverte d'une moquette vert tendre.

C'était vraiment joli, la Terre.

Brian Barring

Carine Ballet

Récit de la maman

Je suis Madame Barring, Candice Barring... la maman de Brian. Je suis mariée, j'ai deux enfants, Gwen qui a douze ans et Brian qui fêtera ses neuf ans le mois prochain. J'ai un commerce à Soho, je travaille dur. Mon mari aussi. Il voyage beaucoup. Partout. Il vend des cordes de guitares. Il connaît des musiciens, il fait tous les festivals du monde. Une passion. Moi, je suis libraire, pour les enfants... par mes livres, je m'évade, je rêve et je voyage ... du bonheur.

C'est la nurse qui s'occupe des enfants depuis toujours. Lalla. Depuis onze ans, elle est à Londres. Avant, elle vivait à Espéra avec sa famille. Elle fait partie de nous. Elle les connaît dans leurs moindres faiblesses, dans leurs enthousiasmes et dans leurs peines... ne cherchez pas de ce côté là... ce serait une erreur.

Lalla a conduit Brian à l'école comme tous les jours, et après, on ne l'a pas revu... personne n'a rien vu, rien entendu... comme volatilisé. Je me sens coupable de tout ce que je n'ai pas fait, pas entendu, une maman pas là, une mère d'ailleurs... vous m'écoutez? Puis il est rentré, huit jours plus tard, sale et hagard, un livre déchiré sous le bras, qu'il tenait précautionneusement. Depuis il ne parle plus, on ne sait pas où il était, il a caché son trésor en brouillant les pistes... vous comprenez? Mon mari est déboussolé depuis, il parle tout seul et se couche avec le chien... aidez-nous, monsieur Lamouch.

La naissance de mon fils, ça a été bizarre, inattendu car je l'attendais depuis toujours mon joli petit rouquin, mais, ça n'allait pas, je pleurais, je ne mangeais plus et je passais tout mon temps à m'inventer toutes sortes de maladies incurables... oui, je pense que j'étais une maman dépressive, sans raison... c'est revenu petit à petit, je m'écoute pas vous savez... puis je me suis lancée, j'ai acheté la librairie de mes rêves, je l'ai nommée "Neverland", c'est joli, hein ? Puis j'ai remonté la pente... vous ne dites rien ? Brian et Gwen ont poussé presque malgré nous, souvent lovés dans les bras aimants de Lalla qui leur a tout appris. Ils parlent sa langue

aussi bien que la nôtre, et apprécie sa culture et sa cuisine. J'en ai éprouvé de la jalousie. Brian l'aime infiniment. Je compte moins. Il aime aussi Gwen... comme une jumelle, une siamoise. Inséparables.

Elle n'a pas reçu de confidences, non. Il est muet. Comme vous. Ça ne m'aide pas. Vous ne pouvez rien pour nous. Tous ces crocodiles sur vos murs... terrifiants... vous les trouvez aimables, vous, tous ces animaux dévoreurs d'hommes ?

Récit du papa

Je suis Charles Barring, le père du petit. Qu'est ce que vous voulez savoir ? Je ne suis pas souvent là, vous savez. Je parcours le monde . Pour mon boulot. Posez-moi des questions, je ne sais pas comment vous travaillez, vous... bon... j'apprécie pas trop vos méthodes, ce silence, bon... ma femme m'avait prévenu... mon fils, je le vois pas souvent, mais quand je suis là, je ne remarque rien d'étrange sauf un truc qui m'a toujours étonné, il aime pas la musique... alors moi, vous imaginez bien... c'est dur ça. J'ai toujours eu l'impression d'être rejeté par ce fils. Que des livres. Comme sa mère. Les livres de sa mère. Il n'aime que sa mère. Je lui ai déjà demandé de m'accompagner à l'étranger lorsque je représente mon entreprise. Je propose des jeux de cordes, aux musiciens que je rencontre sur les festivals de guitare du monde entier. Je les chouchoute, je les emmène au restaurant après les spectacles. J'aime ce travail. Bon... moi aussi, les crocodiles, je les trouve fascinants... vous en avez déjà vu en vrai? J'en ai vu, moi, quand je suis allé au Zaïre. Ils sont là, mais ils savent se faire oublier. Immobiles... pas un oeil ne bouge. On n'imagine pas qu'ils puissent se jeter sur leurs proies et les dévorer bien vite. Drôle d'animal, hein... vous feriez pas une petite fixette, ou une grosse phobie, vous ? là, je fais le malin, mais quand il a disparu, Brian, j'étais en Espagne. En Andalousie. Impossible de rentrer, je m'étais engagé. Ma femme a appelé la police pour signaler sa disparition. Ils l'ont entendue à plusieurs reprises. Elle et Lalla, notre nurse. Moi, ils n' ont pas demandé à me parler, je ne sais pas pourquoi. Puis il est rentré enfin, un soir, seul. J'étais là. Il ne parlait pas, ne pleurait pas. Il ne cause plus. Je ne comprends pas. Je ne dors plus. Qu'est ce qu'il a Brian. Heureusement, j'ai ma chienne pour me reconforter. Elle me regarde, j'existe. Je l'ai appelée Darling. Darling... Barring. J'ai une fille Gwen, une ado maintenant... les ados, c'est dur, les filles surtout. Ils s'entendent bien, tant mieux. Vous ne parlez donc jamais quand les gens viennent vous voir ? Je ne sais pas si je reviendrai. J'ai un collègue comme vous, il m'écoute et me scrute; on ne sait pas ce qu'il pense. Brian, j'aurais aimé qu'il soit différent. Il est minuscule, il ne grandit pas, il est malingre, pas sportif. C'est pas un athlète, lui. J'en ai fait du sport, moi, du judo. Et vous ? non, pas la tête à faire

du sport... vous êtes cloîtré ici, non, avec vos crocos? Brian aussi il aime les animaux. Les crocos, ça je sais pas. Mais sûrement que oui. Vous avez une grande bibliothèque, vous. Des bandes dessinées aussi, il aimerait ça, Brian. Il lit toujours. Quelquefois, il pique des livres dans la librairie de Candice.

Récit de Madame Croche, institutrice

C'est moi qui vous ai contacté la première. En début d'année, je me posais des questions, et maintenant, c'est la grande inquiétude pour ce petit garçon que je connais seulement depuis le mois de septembre. C'est comme s'il n'était jamais à sa place. Il semble toujours lointain et absent, le travail scolaire ne l'attire pas, il lui arrive de pleurer devant ses exercices et ses leçons. Son attitude change dès que je prends un livre pour la lecture offerte. Là, je sens son corps se tendre, ses yeux devenir plus ardents et son regard intense. Les contes surtout, ça le fascine... ça fait plaisir de le voir si vivant dans ces moments là... D'autres fois, il sanglote dès son arrivée à l'école et quand sa nurse le dépose, il s'accroche à elle comme s'il avait peur de rester. On sent bien que ce n'est pas du cinéma, il souffre ce gamin, monsieur. Si vous saviez comme j'ai de la peine pour lui. Si j'étais la maman, je ne vivrais plus de le savoir ainsi, perdu, seul, apeuré. La maman, j'avais essayé de la voir, elle entend bien ce que je lui dis mais elle tient un commerce et il lui est difficile de se libérer en soirée. Le papa voyage beaucoup apparemment. Vous m'avez convoquée pour que je vous raconte comment s'est arrivé?

C'était un lundi matin, sa nounou l'a emmené en voiture, comme chaque jour. Ses camarades l'ont vu entrer lorsque la sonnerie a retenti, vers 8h30, et quand je suis sortie, vers 8h35, j'ai demandé aux enfants de former le rang... il n'était déjà plus là. C'est Chloé, sa meilleure amie qui m'a signalé son absence. Ils parlaient ensemble cinq minutes avant, puis plus rien... Brian s'était volatilisé pendant qu'elle était aux toilettes. Chloé, que Brian appelle Clochette depuis toujours, m'a dit que ce matin là, il lui semblait bizarre: agité, impatient... pas comme d'habitude. C'est drôle, Brian, il passe son temps à dessiner des crocodiles, comme ceux que vous avez au mur... les mêmes, souvent féroces, gueules ouvertes, dents prédatrices. Des crocodiles, des peaux-rouges, une princesse. Mais le plus souvent, des crocodiles. Pourquoi, à votre avis? trop tôt pour répondre peut-être...

Récit de Clochette

Je connais Brian depuis qu'on est tous petits... toujours ensemble dans la même classe, depuis la maternelle. On s'aime. On est un peu fiancés. Mais là, je suis pas contente, il ne m'a rien dit. Enfin si, il m'a demandé de l'accompagner

dans un pays merveilleux. Il disait que là-bas, il y avait des princesses de contes de fées, des pirates et des indiens, et toutes sortes d'attractions et de manèges. Il me criait que là-bas, il n'y a pas d'écoles ni de leçons, pas de parents assommés de travail. Lui, il voulait jouer aux indiens, vivre et surtout voir l'île aux crocodiles... il vous a donné tous ses dessins ? Il doit bien vous aimer... Il dit que le crocodile, ça lui rappelle une histoire que sa maman lui racontait: *"... Et c'est ainsi que, par la fenêtre grande ouverte, ils s'envolèrent pour le pays de Nulle Part. Pendant ce temps, le navire du capitaine Crochet faisait route lui aussi vers le pays de Nulle Part..."* Il sait tout par coeur. Il voulait qu'on se sauve pour aller sur l'île enchantée, alors il économisait pour les billets de train. Moi, j'avais des doutes, un endroit comme ça, j'ai jamais entendu parler, alors j'ai pas voulu. J'avais peur. Puis, il a décidé la date du départ, il a pris des provisions pour plusieurs jours, il a fait comme s'il allait à l'école, et... il est parti comme on fuit. Il n'est pas heureux Brian, il s'ennuie toujours avec nous. Depuis deux ans, il vient plus aux anniversaires, il dit qu'il aime pas, que de toutes façons, il veut plus grandir. Il vous parle à vous, monsieur ? Moi, un jour, ma maman m'a emmenée chez un psychologue. Il paraît que j'étais trop jalouse de Lilly ma soeur. Je mangeais plus, je voulais des biberons. Le psy, il a dit que je voulais encore le sein de ma mère. Bof... bon, maintenant, ça m'a passée, heureusement. Un jour, il a dit à maman que j'allais suffisamment bien pour mener ma vie de petite fille. Quand on s'est quittés, j'étais à la fois heureuse et super triste. Je garde ça dans mon petit coeur tout tendre. Pour Brian, ça sera pareil. Il m'a dit qu'il veut pas vous parler, alors il dessine. Mais pas de panique, il parlera plus tard il sera habitué. Il l'a dit à Gwen. Elle me l'a dit . Hier, c'était la première fois qu'elle m'adressait la parole, elle me déteste, Gwen. Moi aussi d'ailleurs...

Récit de Gwen

Je savais tout. J'avais promis de ne rien dire. J'essayais de le convaincre de ne pas partir si loin, seul. Je lui parlais des nuits sans lunes, du froid qui vous transperce, et de la solitude qui fait peur. Je lui demandais comment il pouvait croire à toutes ces choses merveilleuses mais pas réelles. Ce sont des contes, je lui ai dit ! Je lui demandais de grandir parmi nous, parce qu'on l'aime, et lui, répondait que ça ne suffisait pas. Alors la veille, il est passé à la librairie de maman, il a emporté son livre préféré. Il disait qu'il trouverait plus facilement l'île enchantée comme ça. Moi je pense que ça le rassurait d'emporter ce bouquin, ça lui prouvait l'existence de cet endroit si merveilleux. Il a erré dans Londres, il a eu froid et faim, puis il a pris un train pour la France... On n'a pas su où il allait, la police l'a intercepté dans le train, juste avant Paris. J'ai pleuré parce que j'ai su que Brian n'avait pas trouvé le pays de ses rêves. J'ai jamais vu mon père aussi désespéré. Il

le mangeait des yeux sans oser l'approcher. Alors, j'ai versé toutes les larmes de mon coeur, parce que j'ai compris qu'ils ne se connaissaient pas vraiment. Maman et Lalla ressemblaient à des statues de sel, pâles comme des fantômes... c'est Lalla qui a réagi la première, elle l'a embrassé sur son petit nez tout froid et maman l'a serré très fort. Brian ne bougeait pas. Il a compris que ça n'existait pas, cet endroit de rêve. Il va lui falloir du temps, il ne dit plus rien, il pourra pas vous raconter, monsieur. Pas encore. A moi aussi, il m'a donné un dessin hier. De notre maison. Maman a pleuré de joie.

Lettre de Monsieur Lamouch, psychologue

Monsieur et Madame Barring,

Pour poursuivre favorablement le traitement de Brian ,votre fils, je souhaiterais la venue de toute la famille, le lundi 12 mai prochain à mon cabinet.

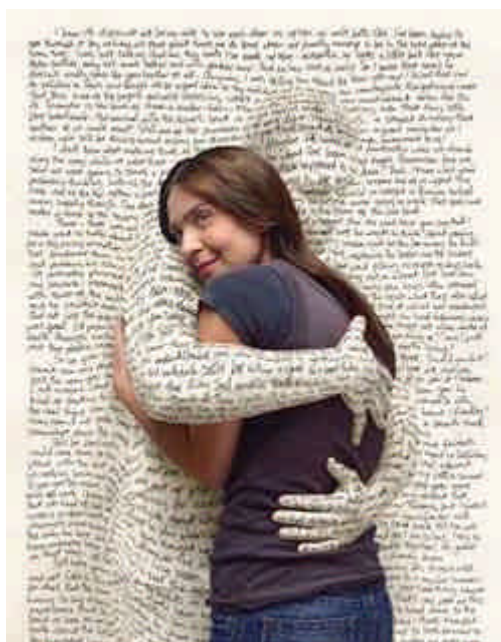
Bien à vous

Monsieur Lamouch

45 rue des garçons perdus

11252 Londres


98/78/01/25/3




Post – publicité australienne

En savoir plus sur L'aimant littéraire


L'aimant littéraire propose diverses modalités de cours et des prestations à distance. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur déjà publié :

 **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier et de découvrir l'univers de la nouvelle. [S'inscrire :](http://www.cours-ecriture.org/) <http://www.cours-ecriture.org/>

 **L'atelier de formation** en deux ans. La première année est destinée à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La seconde année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles et à un approfondissement des techniques et procédés abordés la première année. [S'inscrire :](http://www.cours-ecriture.org/) <http://www.cours-ecriture.org/>

 **Des cours individuels par e-mail** adaptés à votre projet et à votre rythme. [Nous contacter :](mailto:contact@cours-ecriture.org) <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 **Un service de correction et de réécriture** vous permettra de présenter vos manuscrits aux éditeurs de votre choix. [Nous contacter.](mailto:contact@cours-ecriture.org) <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 Enfin, L'aimant littéraire vous guide dans le choix de vos livres. La **librairie les arts de l'écrit** a sélectionné et répertorié des ouvrages qui répondront à vos nombreuses questions. <http://www.artsdelecrit.com/>